

**Jean LAFITTE**

*Docteur en sciences du langage*

Membre correspondant de l'*Académie de Béarn*

Membre du *Conservatoire du Patrimoine de Gascogne*  
et de l'*Institut béarnais et gascon*

# La langue gasconne

À la rencontre d'une langue  
*Hilhe de Roume — e lhèu l'aynade ? \**,  
langue de France et  
part irremplaçable du patrimoine  
de la Gascogne et du Béarn

\* « Fille de Rome — et peut-être l'ainée ? »; jaillis d'un intuition de Simin Palay en 1933, ces mots ont reçu l'appui d'études scientifiques récentes. **Voir p. 39.**

2ème édition

Novembre 2007

## Du même auteur

À commander à l'*Institut béarnais et gascon*, chez J. Lafitte, 7-9 rue Jean Jaurès, 92260 Fontenay-aux-Roses; chèques à l'ordre de l'Institut.

*Le gascon, langue à part entière et le béarnais, âme du gascon*, Hors-série n° 4 de *Ligam-DiGaM*, 2ème éd. 1999, 56 p. - 5,30 €

*10 ans au service du gascon - DiGaM*, Hors-série n° 8 de *Ligam-DiGaM*, 2000, 48 p. - 5 €

Las lengas d'ò : 7 o 8 + 1 = 8 o 9, *Ligam-DiGaM* n° 18, Oct. 2001, pp. 4-8 p. <sup>(1)</sup> - 4,80 € le cahier complet

*Gascon ou occitan ? - Désintox... itaniser les esprits*, Hors-série n° 9 de *Ligam-DiGaM*, 2003, 48 p. - 5 €

Dis Aup i Pirenèu : lenga d'ò o lengas d'ò ?, *Ligam-DiGaM* n° 22, Oct. 2003, pp. 10-12 p. <sup>(1)</sup> - 4,80 € le cahier complet

Écrire [u] en gascon, *La France latine*, n° 137, pp. 195-213 - 19 □ pour l'année 2003, n° 136 et 137 - <sup>(2)</sup>. — C'est la reprise d'un texte publié dans *Ligam-DiGaM* n° 21, pp. 38-45 et complété dans le n° 22, pp. 46-48 - 4,80 € chaque cahier complet

« *Grafia classica* » ou « *Grafie moudèrnè* » ?, Hors-série n° 10 de *Ligam-DiGaM*, 2004, 48 p. - 5 €

## Ouvrages recommandés

Halip Lartiga, *Les racines de la langue gasconne*, 1998, 50 p. + Carte, chez Pyrémone/Princi Negue editour, Quartier Loupien, 64360 Monein.

Jean-Louis Massourre, *Le Gascon, « Lengatge estranh »*, 2005, 354 p., chez l'auteur, Pech de Rayssac, 47300 Villeneuve-sur-Lot.

Bernard Moreux (sous la direction de), *Langues en Béarn*, Préface de Pierre Bourdieu, Cahiers de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour n°13, 1989, Toulouse, 288 p. (épuisé)

Bernard Moreux, *Le Béarnais et le Gascon aujourd'hui : pratiques et représentations*, Actes du colloque de la Sorbonne du 15 juin 2001, n° 133 de *La France latine*, pp. 75-115 - 19 € pour l'année 2001, n° 132 et 133 <sup>(2)</sup>.

---

<sup>1</sup> Écrit en gascon, graphie classique.

<sup>2</sup> À commander au CREDILIF (EA 3207), Université Rennes 2 Haute Bretagne, UFR ALC, CS 24307, 35043 Rennes cédex.

# Sommaire

Avant-propos	5
Chapitre Ier - Situer et nommer le gascon	7
§ Ier - Une langue méconnue	7
§ II - Une langue romane	8
§ III - Une seule ou plusieurs langues d'oc ?	8
Une question litigieuse	8
Le point de vue des militants gascons et béarnais	9
D'une langue d'oc à l'autre, on ne se comprend guère	11
Le point de vue des linguistes	12
§ IV - Le nom de la langue : "gascon"	13
Attesté depuis au moins 650 ans	13
... mais concurrencé par « béarnais » en Béarn	15
Chapitre II - Le gascon tel qu'en lui-même	16
§ Ier - Des traits phonétiques originaux	16
§ II - D'autres spécificités	19
Des particularités morphologiques	19
Des tours syntaxiques particuliers	20
Un lexique souvent différent	21
Et l'art de la litote	21
Chapitre III - L'écriture du gascon	23
§ Ier - Définitions : "moderne, classique, normalisé"	23
§ II - À l'origine : une graphie fidèle à l'oral	24
§ III - La "Renaissance" du XIXe s.	24
La "Renaissance" félibréenne	24
La rupture occitane	25
§ IV - La graphie "classique" au XXe s.	25
L'expansion du système "classique"	25
La loi Deixonne de 1951 et ses conséquences	26
§ V - Le fiasco de la graphie "classique"	27
Une graphie enfermée dans l'École	27
Une erreur linguistique à la base d'une erreur pédagogique	28
Mais une justification pire encore que l'erreur	30
§ VI - Pour le retour à une graphie moderne	31
Des Béarnais se réveillent	31
Les propositions du projet <i>DiGaM</i>	31

Chapitre IV - Deux camps en présence	33
§ Ier - Le Félibrige et les associations non-occitanistes	33
§ II - L'occitanisme	35
Tout commence à Toulouse	35
Des Gascons entrent dans la mouvance	36
L'occitanisme en déclin ?	37
Un troisième camp ?	39
Conclusion	40
Et l'avenir ?	40
Appel au respect et à la bonne entente	42
ANNEXE I - Le domaine de la langue gasconne	54
ANNEXE II - Repères chronologiques	46
ANNEXE III - Le gascon vu par quelques grands romanistes, depuis 120 ans	48
ANNEXE IV - Le "béarnais" distinct du "gascon" ?	53
Le problème	53
"béarnais", "langue béarnaise", des noms ancrés dans l'Histoire...	54
...et toujours vivants	55
Faut-il pour autant faire du "béarnais" une langue distincte du "gascon" ?	56

N. B. – Hormis dans les citations, je me suis attaché à appliquer les rectifications orthographiques adoptées par l'*Académie française* en 1990. Donc, notamment, *règlementaire*, *renouvèlement*, *connaître*, *gout*, *bruler* etc.

## Avant-propos

Destiné aux amoureux de la langue béarnaise et gasconne, cet opuscule réunit le chapitre *Langue gasconne* d'un ouvrage de présentation de la Gascogne publié par le *Conservatoire du Patrimoine de Gascogne*, les éléments proprement gascons de *Langues d'oc, Langues de France*, ouvrage plus général rédigé avec l'aide du Pr. Serge Soupel et M. Henri Féraud, et divers compléments.

Ces écrits témoignent de mon engagement déterminé contre la dérive occitaniste de la défense du gascon qui le subordonne, consciemment ou non, à la promotion d'un « occitan standard » à base de languedocien, future langue unique d'une « Occitanie » à faire naître. J'y reviendrai p. 32; mais il aurait été malhonnête de ne pas avertir le lecteur de cet engagement, même si je m'efforce à la plus grande objectivité ans l'exposé des faits.

Voici comment j'y suis arrivé.

Je suis né en 1930 de parents gascons, mon père ayant ses origines entre Aire et Sarron, au Sud-Est des Landes, et ma mère à Gabaston, au Nord-Est des Pyrénées-Atlantiques. Mais ils ne me parlèrent jamais gascon; je n'entendis cette langue qu'occasionnellement comme “patois” et sans la comprendre, lors de courts séjours estivaux chez des cousins, et plus continument de la bouche de mes condisciples pendant mes études secondaires en Béarn.

Ce n'est qu'à cinquante ans que le hasard me fit découvrir que ce “patois” était du gascon, une langue qui méritait d'être connue; et un autre hasard, le manuel *Lo gascon lèu e plan*, ouvrage occitaniste qui guida mes débuts dans la langue et m'amena à adhérer en 1982 à la section parisienne de l'*Institut d'études occitanes* (I.E.O.-Paris). Je crus d'abord tout ce qui me fut dit des “poupées russes” qu'étaient le béarnais, le gascon et l'occitan. J'eus aussi la naïveté de croire que mon appartenance à un « Institut d'études » m'autorisait, et plus encore me faisait un devoir d'effectuer des études sur ma langue ancestrale, et même un “devoir d'état” lorsqu'en 1989 le président me demanda d'assurer un cours de gascon.

Je fus alors affecté du syndrome de la “gasconite” qu'un jeune et brillant professeur originaire de Luchon décrivait ainsi en

1994 : « Nous sommes d'une génération qui a grandi avec l'idée que l'Occitanie, telle qu'on nous la représente sur les cartes, était une évidence. Mais plus j'avance dans l'étude de notre langue et de notre histoire, plus je me sens irréductiblement Gascon. »

Je poursuivis donc mon enseignement et mes études et lançai en 1993 de modestes cahiers semestriels de linguistique et lexicographie gasconnes *Ligam-DiGaM*, avec l'espoir qu'une réflexion scientifiquement menée pourrait conduire à une solution acceptable pour tous. Hélas, je me heurtai à une fin de non-recevoir de tout ce qui pouvait rester de scientifiques au sein de l'I.E.O. et à un silence aussi têtu qu'embarrassé des publications occitanistes. Pendant ce temps, l'action discrète du regretté Professeur Jacques Allières m'ouvrait les portes des milieux linguistiques parisiens où je fus étonnamment bien accueilli, alors que je n'avais aucun titre universitaire dans ce domaine.

Au pays, nombre de lecteurs de *Ligam-DiGaM* y avaient trouvé la réponse à bien des questions qu'ils se posaient face aux actions et aux slogans occitanistes. Ainsi allait se constituer à Pau un petit noyau de résistance béarnaise et gasconne humoristiquement décrit par Serge Javaloyès, agent hyperactif de l'occitanisme gascon :

« La Troisième Guerre de la Langue est commencée. Les troupes régulières des forces alliées occitanes ont contrattaqué contre les commandos du "comandante Lahita" qui s'était emparé du Palais des Pyrénées, de la Préfecture et, ce qu'il y a de plus grave, de la radio officielle du Béarn ! » (*Reclams*, oct.-nov.-déc. 1998, p. 12).

Malgré l'auréole que les maquis sud-américains attachent au titre de « comandante », ce n'était pas une promotion pour le colonel en retraite que je suis. Il me fallait reconquérir un grade; d'où l'idée de faire juger mes travaux linguistiques dans le cadre d'un doctorat; en octobre 2005, j'ai donc été reçu docteur en sciences du langage après soutenance d'une thèse intitulée *Situation sociolinguistique et écriture du gascon aujourd'hui*.

Le lecteur pourra donc se rassurer, je ne vais pas lui débiter des catéchismes militants, et j'ai trop de fierté pour risquer de me discréditer devant les linguistes indépendants, comme c'est arrivé à certains occitanistes pour avoir laissé leurs choix idéologiques contaminer leurs conclusions scientifiques.

# Chapitre Ier

## Situer et nommer le gascon

### § Ier - Une langue méconnue

Dire qu'on parle gascon, qu'on enseigne le gascon, et encore plus qu'on fait des recherches linguistiques sur le gascon, c'est provoquer à peu près toujours cette question : « Ah ? Mais qu'est-ce exactement que cette langue ? »

Quant à parler d'emblée de « langue gasconne », c'est s'attirer la réplique des occitanistes : « Mais le gascon n'est pas une langue; c'est un dialecte de l'occitan ».

Ces pages voudraient donc apporter quelques lumières sur ce sujet méconnu, et plus encore, donner au lecteur l'envie d'en savoir plus. Et pour commencer, je vais lui conter comment j'ai eu moi-même un jour cette envie.

J'ai dit en Avant-propos comment le manuel *Lo gascon lèu e plan* m'avait initié au gascon et donc fait nommer ainsi ce qui n'était d'abord pour moi que le "patois" de nos paysans. Ce nom ne m'était pas inconnu, certes, mais je le situais plutôt du côté de Bergerac, à cause du vers fameux de Rostand, par lequel Cyrano commente des « airs languedociens » [sic] joués sur une flûte devant Arras assiégé :

« C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne,  
« Écoutez les Gascons : c'est toute la Gascogne ! »

(*Cyrano de Bergerac*, acte IV, scène III)

Or j'allais bientôt découvrir que le domaine de ce « gascon » du XXe s. (carte p. 45) coïncidait sensiblement avec celui du peuple que César nommait « Aquitains » dès le premier chapitre de sa *Guerre des Gaules*, deux mille ans plus tôt, entre Garonne, Pyrénées et Océan; tout comme il coïncide aujourd'hui avec celui de la plus grande fréquence du groupe sanguin O, en continuité totale avec le Pays basque (Gerhard Rohlfs, *Le Gascon*, 1937, 1970).

Et j'appris peu après que cette langue avait été celle de l'administration et du pouvoir en Gascogne jusqu'à la fin de la suzeraineté anglaise en 1453, et même celle du droit béarnais jusqu'en

1789 : mépriser ce “patois” de paysans, c’était faire montre d’une regrettable inculture.

Voici donc ce que 25 ans de lectures passionnantes m’ont appris de cette langue méconnue.

## **§II - Une langue romane**

Il fut un temps où des érudits de canton crurent voir dans le gascon une langue issue du grec (pensez à tous les noms de lieux en *-os*, comme Sos, Pissos, Bizanos, Gélos ou Guindalos...), plus ancienne que le latin, et autres billevesées.

Nul ne peut aujourd’hui soutenir cela, tous les témoignages anciens de la langue s’inscrivent dans la continuité avec le latin parlé apporté par les conquérants romains, leurs marchands et leurs administrateurs.

Rien d’extraordinaire dans tout cela, ce fut le sort du latin partout où Rome l’avait porté, pour aboutir à l’italien, au castillan devenu l’espagnol, au catalan, au portugais, mais aussi au français, au roumain, etc. et à toutes les langues romanes de France que la réussite du français de la Cour et de Paris a éclipsées : langues d’oïl dans la moitié Nord (picard, normand, gallo, poitevin, saintongeais, lorrain, bourguignon, franc-comtois), franco-provençal du Lyonnais à la Suisse et au Nord de l’Italie, et langues d’oc dans la moitié Sud de la France.

Le gascon est une de ces dernières, avec le provençal, le languedocien, le limousin et l’auvergnat.

## **§ III - Une seule ou plusieurs langues d’oc ?**

### **Une question litigieuse**

Je dois ici ouvrir une importante parenthèse : en écrivant « langues d’oc » au pluriel, je prends d’emblée position contre la thèse qui voit dans les parlers romans du Midi de la France une langue d’oc unique déclinée en cinq ou six grands dialectes, tout comme d’ailleurs ceux du Nord qui constituent une langue d’oïl unique dont le français est le dialecte qui a “réussi”.

Certes, pour les parlers du Midi, la thèse de l’unité a de quoi séduire si l’on admet de les écrire suivant un système unique qui privilégie la forme orale languedocienne en ignorant la complexité



de la restitution de l'oral dans les autres parlers — j'y reviendrai p. 29 — et plus encore ce qu'en pensent les locuteurs. Mais cette langue unique de référence n'est qu'une abstraction, sauf à désigner le languedocien comme en étant le représentant le plus pur et à œuvrer pour qu'il soit substitué à toutes les "variétés" pour devenir la langue d'une « Occitanie » plus ou moins séparée du reste de la France : tout le contraire de ce que souhaitent ceux qui tiennent à conserver la langue multiséculaire du pays.

### **Le point de vue des militants gascons et béarnais**

En fait, tout au long du siècle dernier, alors qu'à la suite de Mistral le Félibrige officiel ne parlait que de « langue d'oc » au singulier, les Félibres gascons et béarnais étaient bien conscients de la distance qui sépare leur langue des autres parlers d'oc et n'hésitaient pas à la considérer comme l'une des « langues d'oc » au pluriel. En voici quelques exemples :

– dès 1891, dans l'Introduction de son *Anthologie populaire de l'Albret*, l'abbé Léopold Dardy, folkloriste, refuse toute subordination du gascon au provençal :

« Notre degré de parenté avec la langue de Mistral est des plus éloignés, et la prétention de lui subordonner toute la famille de la langue romane ne saurait nous atteindre »;

– à la une des *Reclams de Biarn e Gascougne* de Juin 1906 : sous le titre *Un bel exemple*, le Majoral Jean-Victor Lalanne, secrétaire général de l'*Escole Gastou Febus* (cf. p. 33) et son futur *capdau* (président) de 1919 à 1923, fait l'éloge du Provençal Jules Ronjat qui vient de verser une cotisation à vie de 200 francs or; et d'ajouter « Avec la plus jolie facilité, il écrit et parle **toutes les langues d'Oc...** » (*toutes las loéngues d'O*);

– le professeur agrégé René Cuzacq (*Généralités sur la langue gasconne et le gascon des Landes*, 1950, pp. 5, 7, 11 etc.);

– Simin Palay n'a apparemment jamais écrit ouvertement que le gascon fût autre chose qu'un dialecte de la langue d'oc. Mais en pratique, s'il n'a jamais perdu de vue ses affinités avec les autres parlers d'oc, il l'a toujours traité comme une langue autonome. Et surtout, devant les prétentions du félibre languedocien Sully-André Peyre d'imposer aux écrivains d'oc de n'écrire que dans le provençal de Mistral, il a "poussé" un « Cri de doctrine » qui affirme sans

équivoque que provençal et gascon sont des langues différentes (Lou dret de cap d'obre, *Reclams...*, 1958, pp. 2-3);

– le *capdau* Denis Palu-Laboureu, professeur de lycée, dans son discours de l'assemblée générale du 1er mai 1977 : « tous ceux qui travaillent à maintenir et faire fleurir le **gascon** et toutes les **autres langues d'Oc**. » (*Reclams...*, 7/8-1977, p. 101);

– Micheline Turon, “reine” du Félibrige, achève son toast à la Ste-Estelle d'Avignon de 1978, par ces mots : « je lève [la Coupe Sante] au Félibrige et à la vie des **langues d'Oc**. » (*Reclams...*, 9/10-1978, p. 133);

– en 1985, enfin, ces mêmes *Reclams*, dirigés par Jean Salles-Loustau, publiaient dans leur n° 3/4-1985, p. 45, une intéressante étude de R. Saint-Guilhem, *L'influence du français sur le gascon*, qui s'ouvrait par ces mots : « La **langue gasconne** appartient au **groupe des langues d'oc** ».

Même les occitanistes de Béarn ont sous-entendu la pluralité des langues occitanes en parlant sans ambages de « langue béarnaise » : ainsi, avant l'Édit d'union du Béarn à la France de 1620, « la **langue Béarnaise** connut un sort particulier dans l'ensemble Occitan » (*Per noste*, n° 46 de 1-2/1975, p. 1); ou encore, s'adressant aux conseillers généraux des Pyrénées-Atlantiques, le président Roger Lapassade mettait en avant les activités de l'Association *Per Noste* « en faveur de la langue béarnaise » et demandait leur appui « pour que le Béarnais, notre langue d'origine, soit enseigné dans toutes les écoles du premier degré. » (*ib.* n° 56 de 9-10/1976, p. 3). Et pour justifier les titres de deux dictionnaires « français-occitan (Béarn) » (1984) et « français-occitan (gascon) » (2003), le très “orthodoxe” M. Grosclaude écrivait : « l'occitan parlé en Béarn est un occitan à part entière et non pas une variante plus ou moins marginale »; et pour le second, « l'occitan parlé en Gascogne etc. »; venant d'un professeur de philosophie, donc de logique, dont le français était la langue maternelle, cela supposait qu'il y a autant d'« occitans à part entière » — ou de langues d'oc — que de grandes régions linguistiques...

Dès 1894, l'État lui-même avait mis le gascon à part des autres langues d'oc réunies sous le terme générique de « provençal »; c'était dans un décret du 12 janvier 1894, bien oublié aujourd'hui,

qui organisait le service du télégraphe et portait la signature illustre du Président Sadi Carnot; son article 17 relatif aux « télégrammes en langage clair » définissait ainsi ce langage :

« Le langage clair est celui qui offre un sens compréhensible dans l'une quelconque des langues autorisées pour la correspondance télégraphique internationale (tableau n° 3), ou dans l'un des idiomes basque, breton, **gascon et provençal**. »

Mais finalement, ce n'était là que l'expression par des érudits de terrain de la distance qui sépare ces langues depuis leur émergence du latin, distance que leur étude scientifique ne devait pas démentir. C'est ce que nous montreront les deux prochains titres.

### **D'une langue d'oc à l'autre, on ne se comprend guère**

On a beaucoup débattu de ce qu'on appelle savamment l'« intercompréhension » entre locuteurs des diverses langues d'oc. Certes, on peut se comprendre, tant bien que mal, entre gens de parler pas trop éloignés dans l'espace, et sur des sujets faciles à appréhender, ou sur des discours riches en mots abstraits de formation savante qu'on retrouve dans beaucoup de langues, même non latines; par exemple, *société*, *society*, *sociedad*, *soucietat*, *societat*, *soucieta*, *sociedade*, *società*, respectivement en français, anglais, espagnol, gascon, catalan, provençal, portugais et italien; mais de là à conclure qu'il s'agit d'une même langue prononcée différemment, c'est une autre affaire !

Il y a 650 ans déjà, en voulant codifier la bonne langue du « gai savoir », les *Leys d'amors* des grammairiens toulousains en excluaient le gascon, « lengatge estranh », langue étrangère comme le français, l'anglais, l'espagnol, le lombard etc. Ils ne faisaient cependant que formaliser ce que le troubadour Raimbaut de Vaqueiras, dans les environs d'Avignon, exprimait vers 1200 par un “descort” dont chaque strophe était dans une langue différente : roman commun, génois, langue d'oïl, gascon et galicien.

De nos jours, encore, le Languedocien entend mal le gascon, comme en témoigne cet extrait d'un roman de l'instituteur occitan Jean Boudou (1920-1973), *Lo libre de Catòia*, 1966 (*Obras complètas* 6, I.E.O.-A tots, 1978, p. 165) :

« Et elle me parlait. Ses yeux me souriaient, couleur de noisette. Sa voix était chaude, pure. J'avais beau l'écouter, je ne la comprenais pas.

« Je reconnaissais comme nôtre, pourtant, la musique de sa parole. Mais pourquoi ces sons étranges ? Les *eth*, les *ei*, les *he*, les *arro*, qu'elle allait chercher profond. Je regardais chaque fois frémir la peau vive de sa gorge.

« Et je voulus lui parler aussi. Avec les mots de mon pays [*Aveyron*]. Elle sembla mieux comprendre, elle. Elle fit la moue :

« – Je suis Gasconne ! dit-elle.

Puis elle ajouta :

« – Il vaut mieux que nous parlions français... [*en français dans le texte*] ».

Même avis de la part du chanteur bien connu Marcel Amont, dans *Comment peut-on être Gascon !*, 2001, p. 155 :

« Mais moi je continue à constater qu'AUJOURD'HUI, quoi qu'on en dise, si je parle ou chante en béarnais au pays de Mistral, devant des Carcassonnais ou même des Toulousains, plus proches géographiquement, je ne serai pas compris de la plupart des autochtones, sauf des spécialistes, tout au moins de ceux qui ont un peu étudié la question. »

## Le point de vue des linguistes

À ne considérer les langues d'oc qu'en elles-mêmes et sans égard au vécu des locuteurs, les linguistes traduisent ces faits en classant ces langues en trois grands groupes, gascon, catalan et "occitan".

Je citerai en premier le pharmacien et grammairien languedocien Louis Alibert (**voir p. 35**), parce qu'il est la référence linguistique du courant occitaniste, avec surtout sa *Gramatica occitana* (1935, 1976). On y lit, à la p. XIV p. de l'*Introduccion* : « Dans le groupe linguistique occitano-roman, dès les origines, le gascon et le catalan apparaissent nettement différenciés. »; et lorsqu'à la p. XVI, il compare le languedocien « avec les autres dialectes ou **langues** qui l'entourent », ces *langues* au pluriel ne peuvent être que le **catalan** et le **gascon**, le plus souvent associés en d'autres passages du même ouvrage.

Cette conception tripartite de ces langues sera reprise notamment par Pierre Bec, professeur d'université et président de l'I.E.O. de

1962 à 1980, lorsqu'il s'agit d'orienter la recherche occitaniste vers une langue de référence; constatant, après J. Anglade (Annexe III, p. 48), que le gascon était trop différent pour qu'on pût l'inclure dans cette recherche, il admit expressément qu'il constituait « une **langue** très proche, certes, mais **spécifique** (et ce dès les origines), **au moins autant que le catalan** » (*Rapport approuvé en 1972 par l'assemblée générale de l'I.E.O.*, et *Manuel pratique d'occitan moderne*, 1973, p. 26). Mais il ne faisait que reprendre sous une autre forme ce qu'il avait écrit dans le *Que sais-je ?* n° 1059 *La langue occitane*, et notamment p. 8 : le « gallo-roman “occitan” (ou d'oc) ou occitano-roman » est ainsi divisé :

« occitan classique  
 « gascon )  
 « catalan ) vers l'ibéro-roman »

Et encore, p. 46 et 52, où il reprenait les termes de G. Rohlfs en 1935 (cf. Annexe III) :

« Le **gascon** constitue, dans l'ensemble occitano-roman, une entité ethnique et linguistique tout à fait originale, **au moins autant, sinon davantage, que le catalan** ».

« **Il est difficile [...]** de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon [...]. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un Occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées ».

Plus généralement, pour tous les romanistes qui depuis plus de 120 ans se sont intéressés au gascon, cet idiome a des traits si particuliers qu'il doit être considéré comme un ensemble linguistique distinct de l'occitan; on s'en convaincra facilement par les citations de C. Chabaneau, A. Luchaire, J. Anglade, E. Bourciez, C. Appel, G. Rohlfs, K. Baldinger, P. Bec, T. Buesa Oliver, J. Allières, H. Walter, A. Martinet... (Annexe III).

## § IV - Le nom de la langue : “gascon”

### Attesté depuis au moins 650 ans

On a vu plus haut p. 11 que les *Leys d'amors* toulousaines écartaient le gascon comme *lengatge estranh*, langue étrangère en

français d'aujourd'hui. Ce texte, promulgué en 1356, est à ma connaissance le premier qui emploie le mot *gascon* pour désigner notre langue; et c'est d'autant plus remarquable que la langue même de Toulouse objet des fameuses *Leys* n'a pas de nom propre, c'est « *nostra parladura* ».

Et depuis, la langue de Gascogne n'a jamais cessé d'être appelée *gascon*, et notamment par l'illustre Gascon que fut Michel de Montaigne, et même par le Bordelais Pierre Bernadau qui n'avait que ce mot pour nommer le « patois » de Bordeaux et de sa région dans le cadre de l'enquête de l'abbé Grégoire en 1790.

Or depuis quelques temps, l'occitanisme veut le remplacer par celui d'« occitan de Gascogne »; d'abord, l'expression est tautologique (ou “se mord la queue”), puisque la Gascogne a tellement changé de frontières au cours des siècles qu'on tend à la définir aujourd'hui comme le domaine du gascon !

Mais pire encore, cette nouvelle désignation ne peut qu'accélérer la mort de la langue, comme le fera vite comprendre une histoire récente de yaourts : une loi nouvelle réservant l'appellation de « bio » aux produits de l'agriculture biologique, la firme Danone a dû changer le nom de ses yaourts « Bio » et a choisi de les renommer « Activia »; elle a donc été contrainte à une coûteuse campagne publicitaire pour convaincre les consommateurs que le produit restait le même, sous un emballage inchangé.

Pendant ce temps, l'occitanisme change à la fois le nom du gascon, son emballage, c'est à dire son système d'écriture, et le “produit” lui-même.

Or les Catalans nous ont montré le chemin : dès 1935, ils ont solennellement signifié aux occitanistes que leur langue n'était pas de l'occitan et qu'elle aurait tout à perdre de ne pas s'afficher sous son nom ancestral et d'être confondue avec les parlers d'oc de la France. Et comme les Catalans sont forts et riches, on ne les a pas contredits. Il en est de même des quelque 5 000 locuteurs du Val d'Aran qui appellent *aranais* leur dialecte gascon.

Or en 1989, J.-M. Sarpoulet, aujourd'hui responsable des langues régionales au Rectorat de Bordeaux, pouvait écrire dans la revue occitaniste *Amiras* (n° 20, p. 52) :

« si nous sommes plus Ossalois ou Aspois que Béarnais, nous sommes plus Béarnais que Gascons... (De toute façon, **l'Occitan, lui, est inconnu comme point du schéma ethnique**) ».

En négatif, interviewé au terme de son contrat, le premier directeur de l'*Institut Occitan* de Pau reconnaissait que sous ce nom, l'*Institut* était ressenti comme étranger par les Béarnais et Gascons (*Sud-Ouest*, 7 août 2003).

C'est dire que rien ne remplace une telle marque identitaire pour attacher une population à sa langue héréditaire; l'abandonner dans le contexte actuel, c'est mener la langue à sa perte.

### **... mais concurrencé par « béarnais» en Béarn**

« nous sommes plus Béarnais que Gascons » écrivait à juste titre M. Sarpoulet en 1989. Nous ne devons pas oublier en effet que la quasi indépendance politique de la vicomté de Béarn lui a valu non seulement d'user de son gascon comme langue de l'administration vicomtale et des notaires, mais encore a solidement établi dans l'esprit des Béarnais le sentiment d'une identité distincte de celle des Gascons; et de même pour leur parler, qui se continue pourtant sans changement quand on franchit les anciennes frontières de la vicomté.

L'**Annexe IV, pp. 53-56**, fait le point de la question, et conclut : autant il est raisonnable de conserver le nom de béarnais pour le gascon du Béarn, autant il serait déraisonnable d'y voir une langue détachée de l'ensemble gascon.

## Chapitre II

### Le gascon tel qu'en lui-même

#### § Ier - Des traits phonétiques originaux

On peut penser que l'attribution du nom de gascon à la langue de la Gascogne fut facilitée par son unité politique au haut Moyen-âge; et même si cette unité disparut peu à peu après la mort en 1039 du dernier duc-comte autonome, son souvenir ne fut sans doute pas étranger au maintien du nom de gascon pour ses parlers. Mais surtout, les nombreuses particularités de ceux-ci ne pouvaient échapper aux locuteurs des autres parlers d'oc. Ainsi, on a vu **p. 11** que le troubadour Raimbaut de Vaqueiras l'avait opposé au roman commun et à trois autres langues.

Dire "oc" pour "oui" ne suffit pas en effet à caractériser une langue, et même l'ancien français a utilisé "oc" concurremment avec "oïl" ! Plus sérieusement, depuis Achille Luchaire (1846-1908), fondateur des études linguistiques gasconnes, les linguistes signalent au moins sept innovations phonétiques qui distinguent le gascon des autres langues romanes; il n'en a pas toujours l'exclusivité, mais leur réunion lui est propre et elles sont attestées dès avant l'an 600 (**Voir. p. 39**). Et l'on peut en trouver d'autres...

La raison la plus vraisemblable sur laquelle les linguistes s'accordent en général en est que le gascon résulte de l'adoption du latin (assez souvent enrichi par d'autres langues, comme le gaulois) par le peuple aquitain, établi entre Garonne, Pyrénées et Océan (César, *Guerre des Gaules*, Ch. Ier); ce peuple non celte a altéré son latin du fait des habitudes de parole qu'il tenait de sa langue primitive que l'on considère comme l'ancêtre du basque actuel.

Corrélativement, ces "innovations" n'ont plus affecté que très rarement les mots entrés dans la langue après disparition de la langue aquitaine et de ses particularités articulatoires; mais « les exceptions confirment la règle » : ainsi pour le premier trait *f > h*, *bouffer* (= souffler) qui n'est apparu en français qu'au XIIe s. donne *bouha* en gascon (*bofar* ~ *bufar* en languedocien); et le *café*, apparu vers 1600, se dit *cahè* dans quelques parlers de la montagne gasconne...



On pourra remarquer que ces traits phonétiques rapprochent assez souvent le gascon des langues ibériques, tandis que le languedocien, noté ici en graphie occitane, se rapproche du français.

1. Le *f* latin passe à *h*, fortement “soufflé”; il en fut sans doute de même en castillan ancien, mais le *h* qui en témoigne à l’écrit est aujourd’hui muet, sauf en Andalousie. Exemples :

Latin	Gascon	Castillan	Français	Languedocien
<i>filius</i>	<b>hilh</b>	<b>hijo</b>	fil	<b>filh</b>
<i>calefacere</i>	<b>cauha</b>	(calentar)	chauffer	<b>calfar</b>
<i>folia</i>	<b>hoélhe</b>	<b>hoja</b>	feuille	<b>fuèlha</b>
<i>focus</i>	<b>hoéc</b>	<b>fuego</b>	feu	<b>fòc</b>

2. Le *n* latin entre voyelles disparaît; c’est souvent la même chose en portugais; la graphie moderne que je propose rappelle cet effacement du *n* par un accent circonflexe sur la voyelle qui précède (voir p. 32). Exemples :

Latin	Gascon	Portugais	Français	Languedocien
<i>luna</i>	lûe	lua	lune	luna
<i>sonare</i>	soûa	soar	sonner	sonar
<i>fenestra</i>	hîestre	(janela)	fenêtre	fenèstra
<i>gallina</i>	garîe	(galinha)	géline (vx.)	galina

3. Le *ll* latin entre voyelles passe à *r*; c’est propre au gascon. Exemples :

Latin	Gascon	Français	Languedocien
<i>gallina</i>	garîe	géline (vx.)	galina
<i>pulla</i>	poure	poule	pola
<i>illa</i>	ere	elle	ela
<i>cappella</i>	capère	chapelle	capèla

4. Le *ll* latin devenu final passe à [t<sub>-</sub>, t<sub>j</sub>, t], notés *th* depuis la fin du XIX<sup>e</sup> s.; c’est propre au gascon. Exemples :

Latin	Gascon	Français	Languedocien
<i>castellum</i>	castè <b>th</b>	château	castèl
<i>cavallus</i>	cavath (vx.)	cheval	caval
<i>ille</i>	éth	il	el
<i>cappellum</i>	capè <b>th</b>	chapeau	capèl

5. Les groupes *mb* et *nd* latins sont réduits respectivement à *m* et *n*; il en est généralement de même en catalan. Exemples :

Latin	Gascon	Catalan	Français	Languedocien
<i>camba</i>	<i>came</i>	<i>cama</i>	<i>jambe</i>	<i>camba</i>
<i>cumba</i>	<i>coume</i>	<i>coma</i>	<i>combe</i>	<i>comba</i>
<i>palumba</i>	<i>paloume</i>	<i>paloma</i>	<i>palombe</i>	<i>palomba</i>
<i>december</i>	<i>decémë</i>	<i>desembre</i>	<i>décembre</i>	<i>desembre</i> ~ <i>decembre</i>
<i>demandare</i>	<i>demana</i> (vx.)	<i>demanar</i>	<i>demander</i>	<i>demandar</i>
<i>intendere</i>	<i>enténë</i>	<i>entendre</i>	<i>entendre</i>	<i>entendre</i>
<i>retunda</i>	<i>ardoune</i>	<i>rodonà</i>	<i>ronde</i>	<i>ronda</i>
<i>tundere</i>	<i>tounë</i>	<i>tondre</i>	<i>tondre</i>	<i>tondre</i>

6. Le *r* initial latin est souvent précédé de *ar-*; le basque, lui, use de *er-*. Exemples :

Latin	Gascon	Basque	Français	Languedocien
<i>rica</i>	<i>arréc</i>	<i>erreka</i>	(ravin, ruisseau)	<i>rèc</i>
<i>riparia</i>	<i>arribère</i>		<i>rivière</i>	<i>ribièra</i>
<i>regem</i>	<i>arréy</i>	<i>errege</i>	<i>roi</i>	<i>rei</i>
<i>rota</i>	<i>arrode</i>	<i>erroda</i>	<i>roue</i>	<i>ròda</i>

7. Le *v* [w] et le *b* latins, initiaux ou après consonne, se confondent en *b*; mais pour aider la compréhension, je propose de conserver le *v* étymologique en graphie moderne (cf. p. 32). Exemples :

Latin	Gascon	Français	Languedocien
<i>bibere</i>	<i>bévë/ béuë</i>	<i>boire</i>	<i>beure</i>
<i>convitare</i>	<i>counvida</i>	<i>convier</i>	<i>convidar</i>
<i>vacca</i>	<i>vaque</i>	<i>vache</i>	<i>vaca</i>
<i>volere</i>	<i>voulé</i>	<i>vouloir</i>	<i>voler</i>

8. Le *v* [w] et le *b* latins entre voyelles se confondent en [w], noté par *u*; ce trait est propre au gascon et s'observe sur plus de la moitié du domaine; mais il s'agit des régions les plus rurales et les moins ouvertes vers l'extérieur, ce qui donne à penser qu'il s'agit d'un trait général à l'origine; à partir du XVe s., il aurait fait place à [β] dans les zones périphériques ouvertes aux parlars voisins, hispaniques notamment. Et le fait que ce sont ces zones qui ont été les plus actives pour l'illustration de la langue à l'époque moderne explique sans doute que linguistes et grammairiens se soient peu intéressés à ce trait. Exemples :

Latin	Gascon (partie)	Français	Languedocien
<b>habebam</b>	<b>auèui</b>	avais	aviá
lavare	laua	laver	lavar
scribere	escriuë	écrire	escriure
viva	viue	vive	viva

9. Après consonne, le *r* remonte souvent derrière la première du mot (métathèse). Exemples :

Latin	Gascon	Français	Languedocien
comparare	croumpa	(acheter)	comprar
febrim	frèbë	fièvre	fèbre
fenestra	hrîeste	fenêtre	fenèstra
pauperem	praubë	pauvre	paure

Mis à part le n° 8, tous ces traits sont assez connus; d'autres le sont moins, comme ceux-ci :

– contrairement au français et aux autres langues d'oc, le gascon a conservé le [w] après *q* ou *g* et la graphie traditionnelle le note par "o" : *quoan* [kwan], quand; *quoatë* [kwate], quatre; *goarda* [gwarda], garder.

– le suffixe latin '-arius' aboutit à -è ou -èy, contre -iè ou -ièy en languedocien et -ier en français : 'operarius' > *oubrè(y)* en gascon, *oubriè(i)r* en languedocien, *ouvrier* en français; l'absence de -i- devant *e* en gascon se retrouve dans les langues ibériques : *obrero* en espagnol, *obrer* en catalan.

– son féminin '-aria' aboutit à -erie dans les mots de formation savante, contre -ariá (prononcé [ario] comme dans "scénario") en languedocien, -arié en provençal : "écurie" se dit *escuderie* en gascon, *escudariá* en languedocien, *escudarié* en provençal.

## § II - D'autres spécificités

### Des particularités morphologiques

Il s'agit de formes, grammaticales le plus souvent, qui distinguent le gascon des autres langues d'oc.

L'une des plus remarquées est l'usage le long des Pyrénées des articles *eth(s)* et *era(s)* issus du "nominatif" du démonstratif latin 'ille', tandis que le reste du gascon et les autres langues d'oc usent de *lou(s)*, *la(s)* issus de l'"accusatif" de ce même démonstratif. Les

Gascons de ces régions ne sont pas peu fiers de montrer, au-dessous de la statue de la Vierge de Lourdes, ses paroles à la jeune Bigourdane Bernadette Soubirous : *Que soy era Immaculada councepciou* , Je suis l’Immaculée conception.

Dans ses conjugaisons, le gascon use encore largement du prétérit (ou passé simple), comme le français de l’époque classique. Il ne diffère pas en cela des autres langues d’oc , mais ses formes “courtes” le distinguent nettement de ces autres langues; par exemple, *je chantai, je sus et je sentis* se diront *que cantèy, que sabouy et que sentiy* en gascon, *cantèri, saupèri et sentèri* en languedocien.

Le gascon pyrénéen est seul à disposer d’un “futur du passé”, ainsi nommé parce qu’il exprime dans une subordonnée une action future par rapport à celle de la proposition principale, elle-même au passé; comme le français, les autres parlers usent là du conditionnel : *que sabi que viengoure*, je savais qu’il viendrait.

Le gascon a également conservé un nombre important d’adjectifs et de noms dont le féminin a la même forme que le masculin : *lou principau dou coulèdyë, la place principau de la vile; lou praubë pay, la praubë may (praubë, “pauvre” se dit ici d’un défunt)*; cela vient du latin et se retrouve en espagnol, en catalan, et à un moindre degré en français (adjectifs en *-e* notamment). Les autres langues d’oc donnent au féminin une forme particulière : *lo praubè payre, la praubà mayre* en languedocien.

L’un de ces adjectifs des deux genres est *sénglès*, distributif propre au gascon : *s’èt bravës, qu’aurat sénglès crespères*, si vous êtes sages, vous aurez chacun une crêpe.

### Des tours syntaxiques particuliers

Le tour syntaxique le plus connu, qui disparaît dans les zones périphériques proches du languedocien, est l’usage de particules explétives, dites « énonciatifs », qui scandent la phrase et lui donnent une allure bien particulière : **que** ou **ya** en phrase affirmative, **e** en interrogative ou optative et **be** en exclamative. Exemples :

**Que** (ou **Ya**) *vouleri minya ûn gnac. E demoure quauquarré au frigo ?* [Je voudrais manger un morceau. Est-ce qu’il reste quelque chose au frigo ?]

*E poudoüssi trouba toustém taule goarnide ! Be-n seri urous !*  
[Pussè-je trouver toujours table garnie ! J'en serais heureux !]

Un autre particularité syntaxique conservée du latin est l'absence de la tournure dite partitive : tandis que les autres langues d'oc disent par exemple *beure d'ayga*, *manjar de pan* (languedocien, provençal) et le français *boire de l'eau*, *manger du pain*, le gascon dit *bévë / béuë aygue*, *minja / minya pân*, comme l'espagnol (*beber agua*, *comer pan*) et le catalan (*beure aigua*, *menjar pa*).

Une bonne partie du domaine, surtout à l'Est, construit le gérondif avec *en* suivi de l'infinitif au lieu du participe présent : *Qu'ey vienut en ploura*, au lieu de *en plouran* « il est venu en pleurant ».

### Un lexique souvent différent

De ses origines aquitaines, le gascon a gardé quelques mots qui n'ont rien à voir avec le latin. Le grand linguiste allemand Gerhard Rohlfs les a relevés dans son ouvrage *Le gascon : avayoûn* (myrtille), *avarde* (rhododendron), *touye* (ajonc), *hàrri* (crapaud), *isâr* (izard), *mane* (stérile), *eslurra* (glisser) etc.

Même pour les mots venus du latin, le gascon, surtout pyrénéen, donc moins soumis à l'influence du voisin languedocien, a choisi plusieurs mots courants différents de ceux des autres langues d'oc. Par exemple, *die* (jour), *sou* (soleil), *mét* (peur), *da* (donner), *cadë* (tomber), *vadë* (naitre), au lieu de *jour*, *soulelh*, *pòu*, *douna*, *toumba*, *naysse*... Mais ici encore, le gascon se rapproche de l'espagnol : *dia*, *sol*, *miedo*, *dar*, *caer*.

### Et l'art de la litote

On sort ici de la langue proprement dite pour parler de son usage, expression directe de l'esprit gascon. On a dit du Barétounais qu'il pratiquait couramment trois langues, le béarnais, le français et le sous-entendu; mais un recueil de dictons gascons a tôt fait de montrer que l'on peut en dire autant de tous les Gascons, tout l'humour consistant à laisser à celui qui écoute le plaisir de deviner la malice du propos.

Par exemple, on ne dira pas que quelqu'un s'est approprié le bien d'autrui, mais *Lou qui n'a pas crabe e vén crabòt / Qu'ou tire d'oun pot*, Celui qui n'a pas de chèvre et vend un chevreau le tire d'où il peut.

Ou encore, la désapprobation de ceux qui passent leur temps à chasser, pêcher, boire ou jouer s'exprime indirectement : *Caçayrë, pescayrë, bevedou, yougadou / Nou hèn boune maysoûn*, Chasseur, pêcheur, buveur, joueur ne font pas une bonne maison. L'équivalent provençal donné par Mistral est plus abrupt : *Tres cassaire, tres pescaire, tres jougaire fan nòu gus*, Trois chasseurs etc. font neuf gueux.

Et la réplique d'une dame d'âge qu'un candidat avait galamment aidée à se relever alors qu'elle était tombée, lors d'une réunion électorale : « Vous voterez bien pour moi ? — *O, moussu, que souy cadude sou cu, pas sou cap* », Oh ! Monsieur, je suis tombée sur le c..., pas sur la tête.

## Chapitre III

### L'écriture du gascon

Sans avoir appris à lire le gascon, il n'est aucun locuteur gascon qui ne sache lire d'emblée, telle qu'elle est écrite, la réplique de la dame de la page précédente. Or on l'écrit aussi « *O, mossur, que soi caduda suu cuu, pas suu cap* » dans un autre système, qu'il faut avoir appris à décrypter : le *o* de *mossur* se prononce “ou” et son *-r* est muet, le groupe *oi* de *soi* vaut “ouill” du mot *souille*, le *-a* de *caduda* se prononce comme un *-e* en français du Midi ou comme le *-o* faible de *sombrero* espagnol, et le double *uu* vaut “ou” dans *suu*, mais “u” dans *cuu*. Comment en est-on arrivé là ?

C'est une longue histoire, relatée dans ce chapitre. Mais d'abord, entendons-nous sur les mots.

#### § Ier - Définitions : “moderne, classique, normalisé”

Il importe en effet de nommer sans ambiguïté les deux systèmes en présence, car l'usage est plutôt confus, même chez de bons grammairiens.

Ici, me conformant à l'usage le plus courant et au sens naturel des mots, j'appelle “**moderne**” tout système de graphie qui tend à représenter la langue parlée de son temps au moyen de signes écrits (ou graphèmes), faciles à interpréter dans l'environnement culturel des lecteurs; et “**classique**” tout système qui privilégie la conservation des graphèmes et des formes des temps passés, que des codes plus ou moins complexes permettent de relier à la prononciation de la langue contemporaine.

Et toute graphie, moderne ou classique, qui est définie par des règles (ou normes) publiées et accessibles a droit au qualificatif de “**normalisée**”. « *O, moussu, que souy cadude sou cu, pas sou cap* » est en graphie moderne, normalisée au début du XXe s. par l'*Escole Gastou Febus* (cf. p. 25). « *O, mossur, que soi caduda suu cuu, pas suu cap* » est en graphie classique du gascon normalisée en 1952 par l'*Institut d'études ocitanes* (I.E.O.) (cf. p. 26).

## § II -À l'origine : une graphie fidèle à l'oral

On a rappelé p. 7 que le gascon fut la langue de l'administration, des affaires et du droit du XIIe s. au XVe s. en Gascogne proprement dite, et à la Révolution en Béarn. Il en demeure des quantités considérables d'archives dont des érudits ont publié d'assez nombreux recueils depuis la fin du XIXe s. Ce sont là des sources dont la lecture n'est pas très difficile pour qui possède le gascon de notre époque et qui nous font découvrir la vie de tous les jours et les préoccupations de nos ancêtres.

Or quand on les examine sous l'angle de la graphie, ces écrits nous révèlent une grande **continuité** à travers les siècles, les scribes rompus à l'écriture du latin ayant adapté de leur mieux l'alphabet latin à la prononciation du gascon de leur temps : comme le remarqua justement Michel Grosclaude : « on écrit comme on prononce » (*La langue béarnaise et son histoire*, p. 16). Et comme ce gascon partageait avec les autres langues romanes une même filiation latine, il était naturel que son système d'écriture fût apparenté aux leurs; en outre comme sa phonétique le rapprochait des autres langues d'oc et des langues d'Espagne, leur parenté d'écriture était encore plus sensible.

Mais bien évidemment, ces écrits n'étaient pas des enregistrements audio, ni même des notations selon un alphabet phonétique au sens moderne du terme. Ce n'est donc que par indices et recoupements que l'on peut se faire une assez bonne idée de la valeur phonétique de ce qu'on voit écrit. J'y reviendrai pp. 28-29.

## § III - La "Renaissance" du XIXe s.

### La "Renaissance" félibréenne

Or voilà que vers le milieu du XIXe s., le romantisme avait mis le Moyen-âge à la mode, et redécouvert les Troubadours à travers de beaux manuscrits, conservés le plus souvent en Italie. Cela contribua à l'essor du Félibrige de Frédéric Mistral sur lequel nous reviendrons p. 33. Mais conscient du décalage entre l'écriture des manuscrits, reflet de la prononciation médiévale, et la prononciation de son siècle, Mistral s'en tint au système d'écriture en usage, proche de celui du français que l'école vulgarisait; tout au plus



voulut-il le régulariser et l'améliorer en rétablissant quelques conventions d'écriture anciennes, notamment pour les diphtongues ignorées du français : *au* au lieu de *aou* pour ce qui se prononce [aw], comme dans l'anglais *cow* : c'était un système **moderne**, c'est-à-dire **en phase avec son temps**.

En 1900, sur proposition d'Édouard Bourciez (1854-1946), professeur d'université et romaniste de grand renom, l'*Escole Gastou Febus* (cf. p. 33) définit ses propres règles modernes adaptées au gascon, puis les retoucha en 1905. C'est selon ces règles de « *graphie fébusienne* », plus ou moins scrupuleusement respectées, qu'écriront les auteurs relevant du Félibrige et plus généralement ceux qui refusent la graphie classique occitane.

## **La rupture occitane**

Mais de même que le romantisme avait magnifié l'art gothique, des Viollet-le-Duc de la grammaire voulurent voir dans l'orthographe des manuscrits des Troubadours la VRAIE orthographe de la VRAIE langue d'oc (au singulier), dont les parlars modernes n'étaient souvent que des « vestiges corrompus ».

Comme à cela se mêlait un certain nationalisme, lui aussi au gout du jour, il apparut à ces grammairiens que la vieille langue d'oc en recul continu devant le français du Nord ne pourrait retrouver sa gloire passée qu'en rupture à tout ce qui pouvait rappeler ce français dominateur : on l'écrirait à la mode des Troubadours, avec notamment ses nombreuses consonnes devenues muettes et des voyelles dont la valeur avait changé depuis; et on lui donnerait un nom original, comparable à celui des autres langues et dérivé du latin *lingua occitana*, nom médiéval de ce qui est aujourd'hui, en gros, le Languedoc : occitanien, puis occitan. Ainsi naquit le mouvement aujourd'hui connu sous le nom d'occitanisme et dont les premiers apôtres furent des félibres, l'abbé limousin Joseph Roux (1834-1905) et les instituteurs languedociens Prosper Estieu (1860-1939) et Antonin Perbosc (1861-1944).

## **§ IV - La graphie "classique" au XXe s.**

### **L'expansion du système "classique"**

En fait, jusque vers 1960, le mouvement occitaniste ne se développa guère qu'en Languedoc, comme on le verra plus loin, p. 35.

À noter cependant l'ouverture des écoles publiques aux « langues dialectales » par deux arrêtés du 24 décembre 1941, signés par le secrétaire d'État du gouvernement de Vichy, Jérôme Carcopino. Sans doute faut-il y voir l'occasion pour quelques Gascons de la mouvance occitaniste de demander à son linguiste Alibert d'adapter au gascon ses règles orthographiques languedociennes; il le fit dans un document qui n'est connu que par son insertion dans une *Anthologie des poètes gascons d'Armagnac, Astarac* etc... publiée en septembre 1942, en vue de l'usage scolaire, par le médecin toulousain Ismaël Girard, Gascon originaire du Comminges (1896-1975).

### **La loi Deixonne de 1951 et ses conséquences**

Mais l'ordonnance du 9 août 1944 portant rétablissement de la « légalité républicaine » allait annuler, entre autres actes de Vichy, les arrêtés "Carcopino". Les défenseurs des langues de France vont donc faire pression sur les élus pour que soit rétabli leur enseignement public, et cela va aboutir à la loi "Deixonne" du 11 janvier 1951, adoptée sans débat et où un lobby efficace a réussi à faire mentionner « la langue occitane ».

L'occitanisme n'aura dès lors de cesse que d'en pousser l'application. Dans ce but, comme en 1942 pour le gascon, et avant même l'adoption de la loi, l'I.E.O. va publier un document de 12 pages de format 13,5 x 21, dont 5 résument en français les règles orthographiques de la *Gramatica* d'Alibert; il est anonyme, mais l'auteur en est Alibert, qui a purgé sa peine. En juillet 1951 l'I.E.O. réuni à Marseille adopte un autre document propre au gascon; toujours anonyme mais du même auteur, il ne sera publié qu'en 1952 en une plaquette de 8 pages dactylographiées.

Il faudra attendre encore une quinzaine d'années pour que cette graphie soit adoptée par la jeune association *Per nouste*, dont le premier bulletin, de même nom et daté de juin 1967, affiche d'emblée le choix de la graphie classique de l'I.E.O. Mais aucune étude comparative entre cette graphie et la graphie moderne des Félibres n'avait été effectuée, encore moins une étude de "faisabilité" de l'entreprise, alors qu'elle impliquait un immense investissement intellectuel de la part des élèves et encore plus du peuple des locuteurs (détail dans "*Grafia classica*" ou "*Grafie moudèrnè*" ?;

voir plus haut, p. 2). Malgré de pertinentes protestations de lecteurs, l'équipe dirigeante maintint le cap, et à Noël 1968, le titre même du bulletin devint *Per noste* ("o" prononcé "ou"). Ce ne fut donc pas un choix scientifique, mais un acte de foi militante dont un Lorrain serait le gardien vigilant, Michel Grosclaude, professeur de philosophie du lycée d'Orthez; au point qu'un chroniqueur pourtant bienveillant a pu écrire après son décès : « Dans la querelle des orthographe, la graphie occitaniste était un dogme auquel il ne dérogea jamais. »

Et comme ce courant est quasi exclusivement composé d'enseignants, la graphie classique occitane est devenue "la Loi et les Prophètes" de l'enseignement du gascon d'aujourd'hui.

Mais où en est-on, après 40 ans de cet enseignement ?

## § V - Le fiasco de la graphie "classique"

### Une graphie enfermée dans l'École

Même si ses partisans, toujours très actifs, en usent dans leurs communiqués et articles dans la presse locale et font pression sur les pouvoirs publics pour obtenir des panneaux urbains et routiers dans cette graphie, la population qui parle encore la langue ne la reconnaît toujours pas sous cet habit. Et ce ne sont pas quelques banderoles dans les couteux cortèges de Carnaval qui font avancer le "schmilblick".

Oubliée dès leur sortie du système scolaire par la plupart du peu d'élèves qu'il a touchés, cette graphie est confinée dans les cercles militants et leurs publications; et encore, la survie de celles-ci, peu lues, repose sur les aides publiques et les souscriptions des bibliothèques, scolaires notamment. Même ainsi, sur ses 55 numéros de 1993 à 2002, la revue occitaniste *Per Noste-Païs gascons* n'a publié que 19 éditoriaux en gascon contre 34 en français, sans doute pour être plus sûre d'être lue et comprise.

Les auteurs contemporains qui utilisent la graphie occitane sont pratiquement tous liés à l'enseignement; certes, Manciet, le plus grand sans doute, faisait exception, mais il semble bien qu'il a toujours eu recours à un professionnel pour au moins vérifier sa graphie; ainsi, *Lo gojat de Novèmer* (1964) fut "normalisé" par Jacques Boisgontier, linguiste au *Centre national de la recherche scientifi-*

que; *Elena* (1992) le fut à l'été 1975 par Jacques Taupiac, professeur d'espagnol et linguiste occitaniste; et des 6 lettres que j'ai reçues de lui, une seule était en gascon, d'une graphie classique correcte, certes, mais la plupart des accents manquaient, surtout sur *e*.

Roger Lapassade († 1999) était tellement conscient de l'ésotérisme de cette graphie dont il avait usé que, les deux dernières années de sa vie, il travaillait à traduire ses poésies béarnaises en français pour les rendre lisibles par les Béarnais.

Et la complexité orthographique n'est probablement pas étrangère au fait qu'un professeur des écoles, enseignante en "occitan" dans quatre établissements privés de Pau, déclarait que les cours de trois-quarts d'heure hebdomadaires par classe « se déroulent sur un mode ludique et exclusivement oral » (« Portar la bona paraula », rencontre avec Marthe L..., *La République des Pyrénées*, 3 mars 2005) : ou l'on se perd dans l'enseignement d'une graphie savante et anachronique, ou l'on retombe dans le "tout oral", comme le bon vieux "patois" si décrié.

Du temps des Félibres, au contraire, Camélat était épicier de village, Palay, tailleur avant de devenir secrétaire de rédaction d'un quotidien — le certificat d'études d'alors, c'était quelque chose ! —, Philadelphie de Gerde, "bourgeoise" au foyer; et aujourd'hui, Alexis Arette est paysan, Alain Lalaude, infirmier.

Quant à la signalisation routière parfois mise en place, elle est, au mieux, interprétée comme de l'espagnol : *Oloron-Ste Marie* est une graphie béarnaise ancienne, *Auloron Sta Maria*, une graphie classique occitane qui passe pour de l'espagnol, *Aulourou Ste Marie* serait seul senti comme béarnais du XXI<sup>e</sup> s. !

### **Une erreur linguistique à la base d'une erreur pédagogique**

Comme dans toute langue vivante, la prononciation du gascon a évolué dans le temps, et les changements orthographiques en sont les témoins. Ainsi, on prononçait jadis certaines consonnes aujourd'hui disparues : *temptar* (tenter) est passé au *tenta* d'aujourd'hui, et *setmane* (semaine) à *semmane*, voire *semane*.

Certains de ces changements sont très anciens, notamment ce qui était en latin un *-a* final féminin était le plus souvent écrit *-e* sur la majeure partie du domaine gascon ('littera' latin, "lettre", donnait *letre*), pour une prononciation proche du *-e* en français du Midi.

Nous avons en tout cas un témoignage quasi irréfutable du passage de “o” à “ou” dans l’écrit, et donc dans l’oral disparu à jamais, dans les *Psaumes* traduits par le pasteur protestant Arnaud de Salette en 1583. Cet auteur, très soucieux de la bonne prononciation de son béarnais par ses confrères venus de France ou de Genève, a expliqué dans un *Advertissement* tous les points sur lesquels l’écriture du béarnais diffère de la française et indiqué soigneusement comment prononcer dans ces cas-là. Or il ne dit rien de *o* et *ou*, ce qui suppose que c’est comme en français; mais il écrit l’article *lo* et l’indéfini *tout*, les pronoms *nous*, *vous*. C’est donc qu’à la fin du XVIe s., si bien des mots en *ou* aujourd’hui étaient encore notés en *o*, c’est tout simplement parce qu’ils se prononçaient encore “o”.

Il est donc faux de dire qu’au Moyen-âge on écrivait *o* pour noter “ou”, et que c’est par “succursalisme” du français dominant qu’à partir du XVIe s. on a écrit *ou*.

Et comme l’a observé M. Grosclaude, si les *-e* féminins d’Orthez et de l’Ouest sont des *-a* chez Salette, c’est probablement l’indice d’une prononciation par “a” faible dans la région de Pau devenue le cœur de la vicomté, comme on l’entend encore aujourd’hui à Nay et Pontacq.

C’est donc une grossière erreur de lecture des textes anciens qui est à l’origine de graphies comme *tot* pour dire “tout”, et il faut un sérieux entraînement pour bien lire *rotlar* (rouler), où *o* = “ou”, *tl* = “ll” et *r* est muet. Tandis que *tout* et *roulla* sont évidents !

Ces graphies médiévales, rigoureusement contraire à toute saine pédagogie, entraînent d’innombrables erreurs de lecture de la part de ceux qui ne les pratiquent pas tous les jours. Et il n’est pas rare que les enseignants eux-mêmes trébuchent sur la lecture d’une langue pour laquelle ils manquent de références orales, et même sur son écriture, car ils sont rarement formés au latin auquel elle ne cesse de se référer.

Pour des gens soucieux d’éviter le “succursalisme”, c’est quand même étonnamment conforme à ce que voulait l’*Académie française* dans ses débuts : « La Compagnie déclare qu’elle désire suivre l’ancienne orthographe qui distingue les gens de lettres d’avec les ignorans et les simples femmes... »

De fait, ces pauvres « ignorans » de locuteurs ordinaires, indispensables pourtant à toute langue vivante, n'ont pu se faire à cette graphie pédante et trop complexe et la rejettent massivement.

Pourtant, l'Arrêté du ministre de l'Éducation nationale du 15 avril 1988, tout en laissant à l'enseignant le choix du système orthographique dont il usera de préférence, précise que ce choix doit être fait « en fonction de l'**efficacité pédagogique** et de l'**environnement littéraire et culturel** ». Et il voit dans l'étude de la littérature, l'occasion

« d'introduire dans son enseignement des éléments d'information sur les autres systèmes d'orthographe, passés et actuels. Les œuvres et les documents seront en effet présentés et étudiés **en respectant strictement leur graphie d'origine**, celle-ci correspondant, de la part des auteurs, à des options, voire à des engagements, qui font partie intégrante de leur contribution aux lettres d'oc et qu'il ne saurait être question d'é luder ou de dénaturer. »

Malheureusement, la façon dont bien des jeunes passés par cet enseignement déclarent « illisibles » les œuvres magnifiques des Félibres laisse supposer que ces règles sont rarement appliquées.

### **Mais une justification pire encore que l'erreur**

Pourquoi donc persister dans cette graphie aberrante ? La raison en est donnée par un article peu connu mais d'une évidente clarté (et sincérité) d'un occitaniste en vue, le Pr. Patrick Sauzet : « ...la graphie n'est pas, contrairement à ce que pensent certains, indépendante de l'entreprise totale de normalisation linguistique. » (*Amiras* n° 21, juillet 1990, p. 39)

Or cette normalisation linguistique, ce n'est rien moins que de substituer le languedocien aux autres langues d'oc pour en faire la langue de l'Occitanie, car « C'est parce qu'il n'y a jamais eu d'Occitanie qu'il est intéressant de la faire. » (même auteur, éditorial du Bulletin de l'*Institut occitan* de Pau, octobre 1998).

Mettant en péril ce projet à tiroirs, toute « réforme » orthographique est donc exclue, ne pouvant être que l'œuvre d'un des « inévitables et impénitents bricoleurs de l'orthographe » (même auteur, *Réflexions sur la normalisation linguistique de l'occitan*, in Actes du Colloque *Codification des langues de France*, 31 mai 2000, p. 53).

## § VI - Pour le retour à une graphie moderne

### Des Béarnais se réveillent

Face à la montée en puissance de l'occitanisme, le Félibrige gascon, vieilli et pauvre en "intellectuels" du niveau des enseignants occitanistes, fut incapable de réagir autrement que par des critiques pas toujours pertinentes.

Pourtant, bien des gens qui avaient une connaissance héritée du béarnais et du gascon ne pouvaient se satisfaire de la situation.

Et si je nomme d'abord le béarnais, ce n'est pas que je sous-estime les autres parlars gascons dont les locuteurs, ceux du Sud notamment, animent de nombreuses associations en sa faveur; ni encore moins l'aranais qui jouit en Espagne d'un statut officiel, d'autant moins compromettant il est vrai qu'il ne concerne que quelque 6 000 personnes du versant français de la chaîne pyrénéenne.

Si je nomme d'abord le béarnais, dis-je, c'est parce que c'est le Béarn qui, du Félibrige à l'occitanisme, s'est trouvé à l'initiative d'à peu près tout ce qui s'est fait pour la langue, très probablement du fait d'une conscience identitaire instinctivement enracinée dans une histoire jamais totalement oubliée. D'où l'estime de bien des autres Gascons pour le béarnais, comme rappelé p. 56.

Un courant favorable au retour à la graphie moderne a donc commencé à se manifester en Béarn avec la création en 1990 de l'*Escole Simin Palay*, puis en 1995, de l'association *Pays de Béarn et de Gascogne* (cf. pp. 34-35).

### Les propositions du projet *DiGaM*

Parallèlement, me situant dans le courant occitaniste, je travaillais depuis 1990 à l'amélioration de la graphie classique pour la rendre plus fidèle à la tradition proprement gasconne et surtout à la prononciation réelle de la langue; c'était le "projet DiGaM". Un concours de circonstances voulut que me soit suggéré de faire de ce projet une thèse de doctorat, de telle sorte qu'en l'exposant à la critique universitaire, je le renforcerais et le valoriserais.

Or voilà qu'arrivé au premier tiers du parcours, mes recherches et mes réflexions m'ont fait découvrir l'erreur historique et l'erreur pédagogique dénoncées plus haut (pp. 28-30), donc l'impérative

nécessité de revenir à une graphie moderne. Je n'en ai pas moins poursuivi l'achèvement de mon premier projet, mais j'ai surtout utilisé tous les travaux préparatoires sur la langue gasconne, vue dans son ensemble, et sur son état dans la société d'aujourd'hui, pour élaborer un second **projet complet de graphie moderne** : pédagogiquement efficace et donc peu "gourmand" en temps d'enseignement puisqu'il part de ce que les élèves savent déjà par leur apprentissage et leur pratique du français.

Mais que le lecteur se rassure : ce projet valide largement la graphie "fébusienne" de 1900-1905, ancrée dans la tradition et familière aux plus âgés, et se borne à en proposer quelques touches. Celles-ci tendent en effet :

– d'abord et nécessairement à remédier à quelques défauts qui supposent déjà chez le lecteur une bonne connaissance de la langue orale, ce qui devient hélas de plus en plus rare :

– noter par un tréma le -e final de *lèbè*, *mayrë* (lièvre, mère) écrit "e" avec point souscrit dans le Dictionnaire de Palay;

– marquer d'un accent circonflexe la voyelle plus ou moins nasalisées par chute d'un "n" : *lou grâè* (le grenier); *la cousiè* (la cousine); *la lûe*, (la lune).

– et accessoirement, à retenir, comme plus fonctionnels, quelques usages découlant « des efforts réalisés dans ce domaine par l'école occitane », comme l'illustre historien gascon Charles Samaran, de l'Institut de France, l'aurait souhaité dans l'édition 1961 du *Dictionnaire de Palay (Reclams... n° 5-8 de 1965, p. 115)* :

– noter toujours par *-th* ("inventé" par les Béarnais d'Orthez à la fin du XIXe s.) les mots tels que *bèth*, *grith*, *coth* (beau, grillon, cou), quelle qu'en soit la prononciation locale;

– écrire par le *x* de nos Anciens (cf. *Mirepeix*, *Loubix*), et non par "ish" occitan, le son "ch" de "counéche", partout "ch", donc *counèxè* (connaître); et partout par *ch* le son "ch" de *empacha* (empêcher), prononcé aussi "tch" ou "ty" selon les lieux;

– écrire le son "b" par *b* ou *v* selon l'étymologie, comme en espagnol, car cela facilite la reconnaissance des mots par les gens d'aujourd'hui, plus familiers du français : *lava*, *vaque*, *xivau* (laver, vache, cheval).

Aux Gascons et Béarnais de se prononcer.



## Chapitre IV

### Deux camps en présence

Ce qui vient d'être dit de la graphie nous a amenés à parler des deux grands courants qui partagent les acteurs du maintien des langues d'oc, le Félibrige et le courant occitaniste qui s'en est détaché à la fin du XIXe s. Il convient d'en dire un peu plus.

#### § Ier - Le Félibrige et les associations non-occitanistes

Le Félibrige est à l'origine un mouvement littéraire provençal, créé officiellement en 1854 par le jeune Frédéric Mistral (1830-1914) et six de ses amis. Conscient de la parenté des parlers du midi, catalan de France et d'Espagne compris, Mistral œuvra très vite pour l'enrôlement dans son mouvement de tous les fervents de ces parlers; leurs terres étaient l'« Empire du soleil » et ils formaient tous la « langue d'oc », pendant méridional de la langue d'oïl de la moitié Nord de la France.

Comme il ne prétendait pas pour autant imposer à tous son provençal rhodanien ni son orthographe, le Félibrige se répandit vite dans les provinces du Midi, au moyen d'associations régionales constituées en « écoles félibréennes ».

En Gascogne, le mouvement ne toucha d'abord que des individus, mais finit par aboutir à la création en 1896 de l'*Escole Gastoû Febus* pour quatre départements (Landes, Gers, Basses et Hautes-Pyrénées) et en 1904 de l'*Escolo deras Pireneos* pour le Sud-Est gascon (Comminges et Couserans). Ce mouvement félibréen allait bientôt se manifester par une magnifique floraison littéraire qui nous permet d'avoir sous les yeux une belle langue gasconne et de nous efforcer de la faire vivre.

L'*Escole Gastoû Febus* s'est aussi attachée à produire des outils pédagogiques de la langue gasconne et béarnaise, le premier étant sans doute la *Grammaire gasconne* (dialecte d'Aire) de l'abbé Daugé (1905), suivi en 1928 du *Manuel de grammaire béarnaise* de Jean Bouzet (1892-1954), agrégé d'espagnol, et surtout en 1932-34 de la première édition du *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes* de Palay, œuvre monumentale et irremplaçable;

il sera élargi et réédité en 1961 avec le concours du CNRS, qui le réimprime régulièrement; en 1937, Jean Bouzet et l'abbé landais Th. Lalanne publieront un savant opuscule *Du gascon au latin* dont la transcription quasi littérale en graphie classique occitane constitue l'essentiel des *70 clés pour la formation de l'occitan de Gascogne* [sic] de Michel Grosclaude (2000); et la *Syntaxe béarnaise et gasconne* de Bouzet sera éditée après sa mort, en 1963. Parallèlement, Camélat publiait des recueils de textes, poésie et prose, à l'usage des écoles.

Mais la grande longévité de Simin Palay, qui présida l'*Escole* de 1923 à sa mort en 1965, finit par lui nuire, gênant le renouvellement des militants.

Plus encore, le décès en 1935 de B. Sarrieu fut sans doute fatal à l'*Escolo deras Pirenéos* qui versa dans un culte à son égard comparable à celui que vouent à Mistral certains félibres provençaux, avec un repliement sur soi et un rejet violent de tout ce que pouvait représenter l'occitanisme. On doit cependant à cette *Escolo* la publication, entre autres, d'œuvres de son fondateur, du grand poète aranais l'abbé Condó Sambeat (1867-1919) et de l'abbé couseranais Jean Castet (1883-1961). Mais faute de renouvellement, cette école a disparu avec la mort de ses derniers dirigeants.

Entre temps, en 1926, avait été fondée à Bayonne une autre école félibréenne pour le Bas-Adour, l'*Academie gascoune*; l'un de ses fondateurs, Pierre Rectoran (1880-1952), a laissé un ouvrage didactique sur *Le Gascon maritime de Bayonne et du val d'Adour* (grammaire, vocabulaire, guide de conversation, etc.), qui n'a pu être édité qu'en 1996.

Une troisième école félibréenne de Gascogne, l'*Escole Jaufré Rudel*, fut fondée à Bordeaux dans les années 1950; elle a peut-être souffert de l'inadéquation linguistique de son domaine, à cheval sur le gascon, le limousin et le languedocien des confins de la Dordogne. On n'a guère parlé d'elle.

Par ailleurs, le passage de l'*Escole Gastoû Febus* à l'occitanisme en 1984 (voir plus loin, p. 38) a provoqué la naissance à Pau, à la fin de 1990, d'une nouvelle école félibréenne, l'*Escole Simin Palay*; mais la moyenne d'âge y semble élevée; elle n'édite pas de revue et paraît limiter ses activités à quelques cours de béarnais — bien utiles — et à des activités folkloriques.

En dernier lieu, tous les Béarnais attachés à leur langue authentique, béarnaise et gasconne, et à sa graphie moderne ont très mal vécu le “tour de passe-passe” qui a abouti à la création à Pau, en 1995, d’un *Institut occitan* au lieu de l’*Institut culturel béarnais et gascon* promis par les élus. Cela a provoqué la création d’une première association *Pays de Béarn et de Gascogne*, relayée à partir de 2002 par un *Institut béarnais et gascon* à vocation pan-gasconne et indépendant du Félibrige.

Mais cet *Institut* doit surmonter de graves handicaps, face aux associations occitanistes très avantagées par une situation acquise depuis une quarantaine d’années. Celles-ci ajoutent en effet à l’avantage de substantielles aides publiques directes le fait de compter dans leurs rangs beaucoup d’enseignants, statutairement plus disponibles que les autres actifs pour militer et “occuper le terrain” des médias et des relations avec les élus. Mais elle peut compter sur le soutien bénévole de la fameuse “majorité silencieuse” qui supporte de plus en plus mal l’omniprésence des quelques ténors de l’occitanisme et leur prétention à être les seuls interlocuteurs “langue” des pouvoirs publics, donc les seuls dotés de subventions importantes.

## § II - L’occitanisme

### Tout commence à Toulouse

La première institution occitaniste paraît être l’*Escola occitana* fondée à Toulouse en 1919, suivie en 1930 par la *Société d’études occitanes* (rivale pour des raisons de personnes).

Le linguiste de cette dernière, venu du Félibrige toulousain, fut le pharmacien audois Louis Alibert (1884-1959); il est connu surtout par sa *Gramatica occitana segón los parlars lengadocians* déjà mentionnée p. 12; elle fut publiée à Barcelone en 1935-37, grâce aux subsides fournis par les Catalans, alors dotés d’une autonomie politique au sein de la République espagnole.

Vinrent la guerre, la défaite de 1940, le régime de Vichy et sa *Révolution nationale*; les vieilles provinces furent remises à l’honneur, le Maréchal Pétain rendit visite à la veuve de Frédéric Mistral, et, plus concrètement, fit prendre les deux arrêtés “Carcopino”

évoqués p. 26. Occitanistes et félibres approuvèrent ouvertement le Maréchal.

Mais novembre 1942 avait vu le débarquement allié en Afrique du Nord et janvier 1943, l'échec allemand devant Stalingrad : les occitanistes les plus avisés sentirent le vent tourner. Et si leur linguiste Alibert s'était compromis avec Vichy au point d'être condamné à la prison après la Libération, c'est statutairement comme association « née de la Résistance » que l'*Institut d'Études occitanes* (I.E.O.) fut créé à Toulouse, en 1945. Aussitôt, la *Société d'études occitanes* s'était dissoute en apportant membres et biens à l'I.E.O.

L'orientation à gauche de l'I.E.O., opposée à celle supposée à droite du Félibrige, va dès lors autoriser plus d'un occitaniste à considérer les activités de celui-ci et notamment sa graphie comme passéistes, rétrogrades, routinières, non scientifiques, etc.

### **Des Gascons entrent dans la mouvance**

En Béarn, le dépérissement de l'*Escole Gastoû Febus* bouchait l'horizon des félibres dans la force de l'âge qui voulaient bouger; or il fallait notamment mettre en œuvre dans les écoles de Béarn, puis de Gascogne, la loi Deixonne dont j'ai rappelé l'origine p. 26. Avec à leur tête l'authentique Béarnais Roger Lapassade, c'étaient des enseignants pour la plupart, conjoncturellement groupés à Orthez, vieux bastion de la langue et siège d'une importante communauté protestante à laquelle ils appartenaient pour la plupart; il est presque inutile de préciser qu'ils étaient politiquement de gauche et ne s'en cachaient pas. Dès lors, ils ne pouvaient qu'être attirés par l'I.E.O. que sa référence à la Résistance (la Libération était encore fraîche dans les mémoires) situait à gauche et que dirigeaient des universitaires au langage d'allure scientifique.

Ces enseignants d'Orthez ont donc fondé en 1960 l'association *Per nouste*, section de l'I.E.O. Outre son périodique *Per nouste*, puis *Per noste*, déjà évoqué pp. 26-27, elle a à son actif une quantité considérable d'ouvrages pédagogiques qu'il serait fastidieux d'énumérer.

En 1975, c'est le Bas-Adour qui se dote d'une association qui ne se présente pas comme occitaniste, mais use de la graphie classique

de l'I.E.O., *Aci Gasconha*. On lui doit un intéressant guide de conversation *Que parlam* (1996).

Les Hautes-Pyrénées ont aussi leur association occitaniste *No-sauts de Bigorra*. Bien vivante et active, elle est efficacement soutenue par le Département.

En 1984, c'est l'*Escole Gastoû Febus* elle-même qui allait passer à l'occitanisme : de jeunes occitanistes lettrés en prirent alors la direction, enlevant en même temps sa référence identitaire aux vieux *Reclams de Biarn e Gascogne* devenus *Reclams* tout court; elle-même a été renommée *Escòla Gaston Febus* en 1997 : son histoire relève désormais de l'occitanisme et sa revue largement ouverte à toutes les langues d'oc et au catalan concurrence étrangement la revue *Òc* fondée en 1923 et dont le siège est aujourd'hui près de Nice.

Enfin, en 1995 est créé à Pau un *Institut occitan*, largement financé par le département et auquel j'ai déjà fait allusion.

L'occitanisme semble donc puissant et bien en place. Divers indices laissent pourtant penser qu'il est en perte de vitesse.

## **L'occitanisme en déclin ?**

Il y a longtemps en effet qu'il ne dispose plus de personnes capables d'étudier en profondeur les problèmes posés, de telle sorte que sa principale association, l'*Institut d'études occitanes*, n'a plus d'universitaire à sa tête, ne fait plus d'études, et que son dernier bulletin qui en publiait a cessé de paraître en 1998.

Mais du temps de sa "splendeur", on a beaucoup écrit et publié, et annoncé sans détour qu'il fallait aller vers un occitan unique, langue d'une « Occitanie » plus ou moins séparée du reste de la France, comme évoqué p. 9; les citations faites de P. Sauzet p. 30 sont à cet égard sans équivoque. Or il y avait dans l'occitanisme, gascon notamment, d'authentiques défenseurs de leur vieille langue, qui avaient vu venir le péril.

Le Languedocien René Nelli l'avait dénoncé dès 1978, en constatant la « dictature morale » de Montpellier (*Mais enfin qu'est-ce que l'Occitanie ?*, 1978, p. 31).

Comme pour lui faire écho, le Béarnais Roger Lapassade devait peu après exalter en ces termes le poète gascon Pey de Garros (v. 1525-1583) :

« Le premier, il dégagea la langue gasconne de sa timidité, de sa honteuse retenue devant Paris, Toulouse ou Montpellier. » (Exposition *Pèir de Garròs et son temps*, Auch, 1980)

Dans la même ligne, le chantre de la Grande Lande Bernard Manciet, dans son grand poème *L'enterrament a Sabres*, (1989, p. 48 et réédition ultérieure), lâche ce cri, ici dans la traduction française de l'auteur :

— *Ce qu'il y a de pire maintenant — l'Occitanie  
vis d'Archimède à vide — ils t'auront, Gascogne  
abâtardie.*

Et le même Roger Lapassade ouvrait son dernier recueil de poèmes *La cadena* (La chaîne, 1997) par *Drapèus arlats* (Drapeaux mités) : dans sa vie, il a mêlé trois drapeaux pour une seule patrie; deux l'ont trompé, le sang et or (occitaniste à la croix de Toulouse) et le tricolore; « seul le carré béarnais en haut d'un château [la tour Moncade, de Fébus, proche de sa maison], et ses deux vaches rouges dans l'or du blé mûr, m'ont réjoui le cœur » (1994).

Désormais sur la défensive, l'occitanisme tend à éviter la présence d'opposants dans les réunions organisées par les autorités publiques en vue de définir une politique linguistique. Et quand il est désorienté par la contestation rationnelle de ses thèses, il se durcit et, faute de réponse adéquate, a facilement recours à l'injure pure et simple comme je le rappellerai en conclusion.

Enfin, même la graphie classique dont il a fait un drapeau commence à être contestée, jusque dans l'enseignement : ainsi, dans sa thèse sur *Le Gascon haut-pyrénéen* (2003), le professeur agrégé, déjà docteur ès-lettres, Jean-Louis Massourre use d'une graphie moderne aussi limpide que celle de G. Rohlfs dans *Le gascon*, auprès duquel cet ouvrage a sa place (X. Ravier dans la préface); et Jean Bonnemason, naguère conseiller pédagogique en « occitan », a publié en graphie moderne, lisible par ses informateurs, un recueil de comptines, jeux et dits pour enfants, *Ninete bajole...* (2003).

Et j'ai conté, pp. 31-32, comment la préparation de ma propre thèse m'a conduit à préconiser une graphie moderne à la fois améliorée et rapprochée de la classique.

## Un troisième camp ?

C'est là sans doute qu'il faut rappeler qu'en dehors des deux "camps", et même au-dessus d'eux, se situe celui des universitaires indépendants, ceux dont les conclusions scientifiques ne sont pas faussées par des présupposés idéologiques.

On ne fera donc jamais assez l'éloge de l'immense entreprise menée à bien par le Professeur Jean Ségué (1914-1973) et ses collaborateurs, dont les Professeurs Jacques Allières (1929-2000) et Xavier Ravier (né en 1930) : l'*Atlas linguistique de la Gascogne*, dont les six volumes ont été publiés entre 1954 et 1973. C'est là un conservatoire sans pareil des variétés de la langue gasconne observées sur l'ensemble du domaine entre 1941 et 1963. Qui veut raisonner sur le gascon, pour son vocabulaire, sa phonétique, ses conjugaisons, ses tournures syntaxiques etc. ne peut le faire sérieusement sans s'y référer constamment.

Je ferai aussi une mention spéciale pour une autre entreprise de longue haleine, lancée en 1958 par le regretté Professeur Kurt Baldinger de l'université allemande de Heidelberg : réaliser deux dictionnaires thématiques, l'un de l'ancien occitan (DAO), l'autre de l'ancien gascon (DAG); par exemple, sur le thème "temps météorologique", recenser comment s'est dit "pluie" dans les textes anciens. Cela ne touche certes pas la langue d'aujourd'hui, mais on ne peut limiter sa connaissance d'une langue quelconque à la minute présente, il faut la sentir dans l'épaisseur du temps. Or voici que pour mener à terme l'entreprise dans un avenir prévisible, les autorités de tutelle ont décidé de concentrer les efforts sur le DAG, magnifique cadeau que nos amis romanistes allemands préparent pour notre langue. Disons leur tout de suite « Danke schön ! ».

Et je ne saurais oublier le Professeur en Sorbonne Jean-Pierre Chambon ainsi que M. Yan Greub du C.N.R.S. Nancy pour leur note de la *Revue de linguistique romane*, 2000, pp. 473-495 : ils y ont établi magistralement que les traits phonétiques qui caractérisent le gascon étaient tous attestés avant l'an 600, alors que les parlers qu'on regrouperait un jour sous le nom d'« occitan » n'avaient encore émergé du latin tardif que par un seul trait commun (tr > yr; ex. 'patrem' > payr(e)).

## Conclusion

### Et l'avenir ?

J'aurais aimé achever ce petit livre par un *happy end* (pour parler dans la nouvelle langue universelle). Pourtant, toutes les observations objectives de l'état de la langue gasconne et des autres langues d'oc dans notre société ne laissent guère d'espoir de les voir revenir à un usage social habituel et général.

Les chantres de ces langues ont souvent ironisé sur les Cassandre qui annoncent depuis longtemps leur mort prochaine. Mais si elles ont subsisté pendant longtemps, c'est sur une vitesse acquise, parce qu'elles étaient la langue quotidienne d'un monde rural relativement stable, nombreux, et dont les techniques de production et les modes de vie n'avaient guère changé depuis des siècles. L'irruption de la modernité sur tout le territoire, l'école qui n'enseigne que le français, langue nationale, les guerres qui brassent les hommes, le dépeuplement des campagnes, la voiture qui réduit les distances, et plus encore sans doute, les médias modernes comme la télévision, ont mis le français partout, suivi de près par l'anglais cher au monde de la publicité, du spectacle et des techniques de pointe.

Le résultat : les familles n'ont plus eu besoin de communiquer à leur enfants la langue reçue de leurs parents, pauvre outil dévalué et insuffisant pour le monde moderne; l'école avait montré que le français était le moyen indispensable de la promotion sociale, pourquoi s'embarrasser d'une langue du passé qui changeait tous les 50 km ? C'est ainsi que lorsqu'en 1975 *Per Noste* avait rassemblé « huit études sur la langue occitane » sous le titre *Notre langue maternelle*, tous les auteurs étaient des enseignants, âgés de 33 à 55 ans. Trente ans après, combien d'enseignants de ces âges ont le béarnais ou le gascon pour « langue maternelle », même si nous en connaissons qui font un excellent travail ?...

Or voilà que ceux-là mêmes qui voulaient sauver le gascon de l'oubli ont achevé de le déconsidérer en ignorant le B A BA du “marketing” : choisir la meilleure marque pour “vendre”. Comme décrit p. 14, ils ont simultanément changé la marque, l'emballage



et même parfois altéré le “produit” : affublée d’un nom ressenti comme étranger au pays et d’une graphie qui la rendait méconnaissable, truffée de mots inconnus ou de formes bizarres, la langue enseignée n’a pas été reconnue par les locuteurs; et à l’oral, la communication s’est très rarement établie entre les élèves et les locuteurs naturels, ce qui n’est pas d’ailleurs une particularité du gascon, puisque des enquêtes sociolinguistiques menées avec rigueur l’ont constaté dans d’autres pays d’oc.

Il y eut même des propos de responsables qui n’ont pu que décourager encore plus la transmission familiale de la langue; ainsi, un enseignant en université interviewé à Pau en 1995 : « On n’est pas là pour enseigner le patois. Le patois est mort, c’est l’occitan qui reste ».

Alors, on peut toujours espérer qu’il y aura assez d’enseignants lucides et déterminés pour changer le cours des choses dans le “Mammoth”.

Au-delà du rétablissement des noms de gascon et béarnais, faudra-t-il aller plus loin et définir un « gascon normalisé » pour l’enseignement ? C’est la tentative d’une grammaire de l’« occitan de Gascogne » écrite par deux Languedociens qui entendent faire enseigner un gascon sans ses fameux énonciatifs, sans doute parce qu’ils les déroutent eux-mêmes. Des voix autorisés, même occitanistes, se sont heureusement élevées contre cette ineptie. Mais peut-on faire vraiment un gascon scolaire standard, sans doute à base de béarnais-chalossais ? Ce ne serait pas une mauvaise chose en soi, mais là où on l’enseignera en dehors du Béarn et de la Chalosse, cela signifiera qu’on ne parle plus gascon à l’entour. Domage !

Hors de l’école, le travail ne manque pas non plus. Il y a encore de nombreuses personnes qui ont une bonne connaissance du gascon : il faut d’urgence leur rendre la fierté de leur savoir reçu de leurs parents et inciter ceux qui les entourent à leur demander de leur apprendre des expressions, des chansons, des histoires...; créer autour d’elles de petits cercles informels de bavardages comme autrefois au coin du feu ou à l’auberge.

Parallèlement, il faut éditer des livres dans une graphie moderne facile à lire pour tous, rééditer les œuvres des Félibres et inciter les vrais amoureux du pays de Gascogne et de Béarn à acheter ces

livres et à les lire pour le plaisir. C'est même le conseil d'un responsable occitaniste, Gilbert Narioo; oubliant les "écrivains occitans" modernes, il achevait ainsi sa chronique de langue du numéro de *Pais gascons* d'avril 2004 : « Nous ne recommanderons jamais assez aux jeunes, qui veulent apprendre à parler une bonne langue, de lire les bonnes œuvres, comme celles que nous a laissées le Félibrige qui a su produire des trésors. »

Alors, il pourra y avoir un AVENIR pour la langue gasconne.

### **Appel au respect et à la bonne entente**

Je voudrais pour terminer enfreindre un tabou et parler "politique politicienne", non pas pour la pratiquer, mais pour la dénoncer.

J'ai rappelé plus haut comment les gens de la *Société d'études occitanes* avaient su faire oublier leur passé récent en créant l'I.E.O. comme association « née de la Résistance ». Paradoxalement, donc, ces "résistants" avisés comptaient sur la justesse de la parole célèbre du Maréchal Pétain : « Français, vous avez la mémoire courte. » Et cela permit à plus d'un occitaniste de stigmatiser les félibres comme réactionnaires, collaborateurs, fascistes etc. selon le degré d'injure choisi.

À quoi bon rappeler ce passé ? me direz-vous. Tout simplement parce qu'il est toujours présent. Ainsi, évoquant l'attachement des Provençaux à la graphie moderne et fautive sans doute d'arguments de fond, le Professeur Robert Lafont, maître à penser de nombreux occitanistes, n'avait d'autre réponse que l'injure publique, et cela contre un jeune confrère également professeur d'université dont je préfère remplacer ici le nom par XXX :

« Et nous voici aujourd'hui encore emberlificotés dans la guerre microcholine que livrent à la tradition provençale authentique les bourriques de combat de l'Union Provençale et l'âne XXX. » (*Occitania*, organe du Parti occitan, n° 138, Nov.-Déc. 2004).

Une autre façon de déconsidérer l'adversaire est, chez ces gens, de le classer politiquement à droite, la droite étant nécessairement égoïste, raciste, réactionnaire, fasciste etc. Alors que la gauche est non moins nécessairement humaniste, généreuse, tournée vers le progrès etc.

Pourtant, c'est au nom de ce même progrès que la gauche de la Révolution et du XIXe s. a éliminé les "patois" avec le concours

zélé des enseignants d'alors. C'est ce que rappelait le socialiste Georges Sarre entendu sur *France-Culture* et cité dans *Païs gascons* de sep.-oct. 1999 par un Michel Grosclaude indigné :

« Je ne peux pas oublier que l'imposition de la langue française à l'époque de la Révolution a été pour tout un peuple un prodigieux instrument d'émancipation et de libération. ».

La presse de gauche elle aussi ne manque pas de titres qui combattent nos langues et nos traditions.

Par exemple, en 1985, Pierre Bergé, le patron d'Yves Saint-Laurent et ami de François Mitterrand, a financé le lancement de *Globe*. Or le premier numéro justifiait ainsi son titre :

« Bien sûr nous sommes résolument cosmopolites. Bien sûr tout ce qui est terroir, bourrées, binious, bref franchouillard ou cocardier, nous est étranger, voire odieux. »

Le 8 avril 1998, *Charlie-Hebdo* titrait un billet venimeux « Lou biniou fascistou » et déconsidérait méchamment Bretons, Basques et Alsaciens qui revendiquaient leur identité.

En sens inverse, nos occitanistes “de gauche” savent obtenir toutes les faveurs d'un Conseil général à majorité de droite.

Il est donc grand temps d'en finir avec les injures, les calomnies, et même les clivages droite-gauche entre défenseurs du béarnais et du gascon et de rappeler à tous ces mots du même M. Grosclaude (*Païs gascons*, mai-juin 1998) :

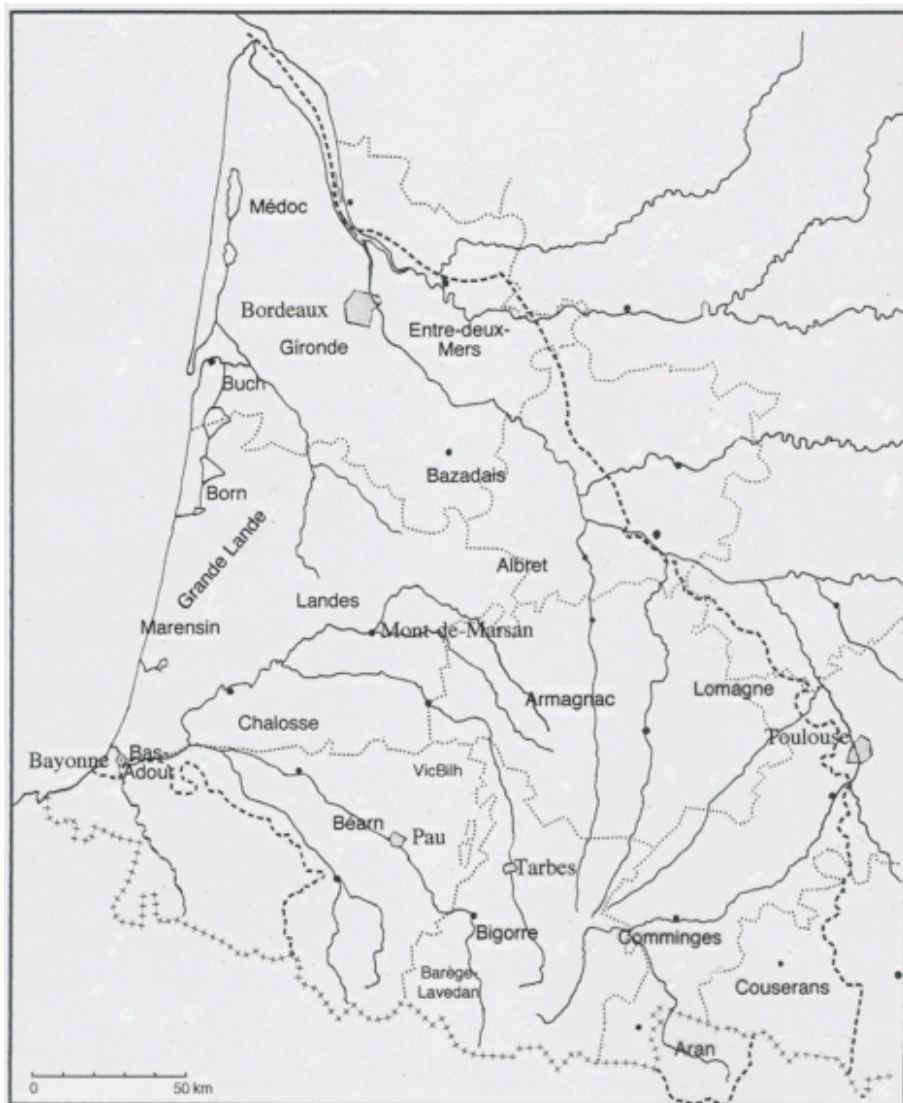
« Le procédé qui consiste à remplacer la discussion rationnelle par l'insulte ou le calembour est un procédé journalistique typique du fascisme. » (“journalistique” étant de trop d'ailleurs !).

Et personnellement, je ne me départirai jamais de l'estime et du respect que j'ai depuis longtemps pour l'œuvre et souvent pour la personne de tant d'occitanistes de bonne foi sans qui je n'aurais probablement jamais trouvé le chemin de la langue gasconne. Aux jeunes générations de continuer, le respect pour les anciens ne faisant jamais obstacle à l'appréciation lucide de leurs œuvres ni à la correction de leurs erreurs.



## ANNEXE I

### Le domaine de la langue gasconne



Limite linguistique déterminée par Philippe Lartigue  
à partir de l'enquête d'Édouard Bourciez, 1895.

Dessin numérisé et affiné amicalement par Mme Élisabeth et M. Hervé  
Calvarin.

## ANNEXE II

### Repères chronologiques

– -52 – Selon Jules César, le triangle Garonne-Pyrénées-Océan est habité par un peuple nettement distinct des Gaulois, les Aquitains;

– 581 – Wasconia (forme primitive latine de Gascogne) est la région où le duc Bladaste, envoyé par le roi Chilpéric, « perdit la plus grande partie de son armée » (Grégoire de Tours, 538-594).

– vers 600 – Les traits caractéristiques du gascon sont tous attestés, alors que les parlers qu'on réunira plus tard sous le nom d'« occitan » n'ont encore en commun qu'un seul trait spécifique nouveau : le gascon « ne peut par conséquent être considéré comme un dialecte ou une variété d'occitan » (Pr. Chambon, de la Sorbonne et Yan Greub - référence **ci-après**, p. 52).

– XIIe-XIIIe s. – Muret, à 30 km de Toulouse, est la seule cour seigneuriale de Gascogne qui accueille les Troubadours (G. Brunel-Lobrichon, *Au temps des troubadours*); les rares Troubadours gascons n'écrivent pas en gascon, mais en langue d'oc commune des cours qui les reçoivent.

– 1213 – Le Comte de Toulouse et son allié le Roi d'Aragon sont battus près de Muret par les Croisés du Nord. « Voir dans ces événements la défaite de l' "Occitanie" est une chimère: l'unité et la spécificité de la "patrie occitane", et jusqu'à l'expression, sont une création du roi capétien. » (O. Guyotjeannin, *Atlas de l'Histoire de France*, T. I, p. 52).

– 1253-1278 – Premiers manuscrits originaux béarnais connus (actes juridiques).

– 1270 – *Charte des boucheries* d'Orthez : Hormis quatre mots de formules figées (*Coneguda causa sia et gracia Dieu*), toutes les finales "féminines" sont en "e" (*aquestes letres, Moncade...*).

– 1305 – Dante adopte et popularise la classification des langues vulgaires de l'Europe selon le terme de l'affirmation : *oc, oil, si* (*De Vulgari Eloquentia*).

– 1356 – Les *Leys d’amors*, code toulousain de grammaire et de langue d’oc littéraire, nomment expressément le gascon, mais comme « langue étrangère » exclue de son champ.

– XIVe s. – Dans les actes latins des rois de France et d’Angleterre, *Occitania* ou *Lingua occitana* sont le strict équivalent de *Langue d’oc* des actes en français pour désigner le territoire qui a gardé ce nom jusqu’à nos jours. Le Béarn, qui ne rend hommage à aucun, n’y est pas compté, ni la Provence qui ne sera rattachée au Royaume qu’à la fin du XVe s.

– 1554 – Le Béarnais Bernard Du Poey publie à Toulouse un recueil de *Poésie en diverses langues sur la naissance de Henry de Bourbon* etc. (le futur Henri IV) : trois pièces sont en béarnais, spécifié « Bernes » pour deux d’entre elles;

– 1556 – Les États du Béarn rappellent énergiquement au Roi et à la Reine de Navarre que l’us et coutume est de rédiger les privilèges et actes de justice « en lo lengadge bearnes » et les prient de maintenir obligatoire cet usage, ce que les souverains décident le 24 juillet 1556 (Arch. dép. Pyr.-Atl. C 684 et 685);

– 1583 – Arnaud de Salette, méticuleux traducteur des *Psalmes* en « lengoa Bernesa », écrit *lo, los, vocala, io, no...* (le, les, voyelle, je, ne/non...) qui ont encore « la prononciatioô naturala de la vocala o », mais *ou, nous, vous, toutala* (totale)..., déjà passés à “ou”.

– vers 1690 – Le poète de Lescar Henri de Fondeville écrit en outre *lou, lous, hou* (il fut), mais encore *hon* (ils furent), aujourd’hui passé à *houn*.

– XIXe s. – Des lettrés traduisent le vieux latin *Occitania* en « Occitanie », en étendent le domaine à toutes les terres d’oc, et créent à partir de lui le mot « occitan » pour remplacer l’expression « Langue d’oc ».

– XXe s. – Le Bigourdan Michel Camélat (1871-1962) et l’Armagnacais André Pic (1910-1958), professeur agrégé d’espagnol, adoptent délibérément le béarnais central comme forme littéraire du gascon.

## ANNEXE III

### Le gascon vu par quelques grands romanistes, depuis 120 ans

1879 – **Camille Chabaneau**, d'après L. Couture, Note sur la leçon d'ouverture de C. Chabaneau, à la Faculté des Lettres de Montpellier, le 7 janvier 1879, *Revue de Gascogne*, t. XX, 1879, p. 242 : « Il y a en France, non pas seulement deux langues romanes (D'oc et d'oui), mais trois. Le gascon est la troisième, quoiqu'on en fasse plus souvent de nos jours un simple dialecte de la langue d'oc ». « C'est bien réellement une langue à part comme l'indiquent à priori ses origines, et qui, à toutes les époques de son histoire, ne se distingue pas moins du provençal que du français. Nos anciens grammairiens, d'ailleurs, non plus que nos troubadours, ne s'y trompaient pas. »

1879 – **Achille Luchaire**, *Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française*, p. 193. — « Si, à l'exemple de l'un de nos meilleurs romanistes, M. Chabaneau, nous qualifions le gascon de langue, ce n'est pas que nous méconnaissions le lien qui le rattache à la langue d'oc; c'est en raison du grand nombre de caractères originaux qui lui font une place tout-à-fait à part parmi nos dialectes du Midi. »

1921 – **Joseph Anglade**, *Grammaire de l'ancien provençal ou ancienne langue d'oc*, Paris, 1921, p. 19. — « Le gascon et le catalan ont évidemment dès le début de langue la plupart de leurs traits distinctifs; mais ces traits ne sont pas encore tellement accusés et tellement nombreux qu'ils soient un obstacle insurmontable — comme ils le sont devenus aujourd'hui — à une unité linguistique, au moins relative. »

1922 – **Édouard Bourciez**, *La langue gasconne*, *La Revue méridionale*, t. III, n° 6, 15 déc.1922, p. 477. (reprise d'une idée maintes fois affirmée depuis *La langue gasconne à Bordeaux*, p. 5-6) — « La langue gasconne est l'idiome d'origine latine qui s'est développé en France dans le triangle formé par la Garonne, les Pyrénées et l'Océan : elle y est encore plus ou moins parlée aujourd'hui par trois millions d'hommes. [...]. Si nous donnons au gascon ce nom de « langue » qui lui a souvent été dénié, c'est que,



tout en se rattachant de près à la langue d'oc parlée dans la moitié méridionale de l'ancienne Gaule, il s'en est cependant séparé par des caractères originaux et distinctifs. Cette originalité a été reconnue et constatée de bonne heure, puisque, dès le moyen âge, les *Leys d'Amors*, rédigées à Toulouse au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, donnaient à cet égard un témoignage décisif, souvent cité : « *Apelam lengatge estranh coma frances, engles, espanhol, gasco, lombard.* » (*Leys d'Amors*, II p. 388).

1926 – **Carl Appel**, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, p. 131, cité per G. Rohlfs. — « Si quelque part il y a une frontière absolue entre les dialectes de la France, c'est la frontière de la Garonne, qui sépare les dialectes béarnais et gascons de ceux du Languedoc. C'est une pure convention de séparer du domaine occitanien la langue du Roussillon, mais non pas le Gascon. »

1935 – **Gerhard Rohlfs**, *Le Gascon, Études de philologie pyrénéenne*, 1<sup>ère</sup> éd., repris dans la 3<sup>ème</sup>, p. 1. — « Si l'on s'est habitué à considérer le catalan comme une langue à part, il faudra, certes, rendre le même honneur au gascon. »

1945 – **Alfred Jeanroy**, *Histoire sommaire de la poésie occitane des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, 1945, p. 4. — « Les parlers romans usités entre le domaine basque, les Pyrénées, l'Ariège, la Garonne et la Gironde, c'est-à-dire le béarnais et le gascon, présentent dans leur phonétique, leur morphologie et même leur lexique des traits si particuliers qu'ils ont été souvent, et non sans raison, considérés comme des langues à part. »

1962 – **Kurt Baldinger**, *Revue de linguistique romane*, p. 331. — Le gascon, « on doit le considérer comme une quatrième unité linguistique, s'opposant au domaine français, occitan et franco-provençal. »

1965 – **Aurelio Roncaglia**, *La lingua dei Trovatori* (Profilo di grammatica storica del provenzale antico), ed. dell'Ateneo, Roma, 137, pp. 26-36. « zones de transition entre occitan, français et espagnol [...] : — 1. francoprovenzale e pittavino (p. 26) — 2. catalano (p. 30) — 3. guascone (pp. 34-36) [...] La classification courante considère celui-ci comme un dialecte, ou plutôt un groupe de dialectes du provençal (groupe “gascon-béarnais” ou “aquitain”); mais sa différenciation est, et était déjà au moyen-âge, assez nette pour permettre de considérer directement le gascon comme

une langue en soi. » [Appréciation confirmée par la carte linguistique insérée entre les pages 32 et 33 “la lingua d’oc e le aree adiacenti”]

1965 – **Jacques Taupiac**, *Lettre à l’occasion de la mort de Simin Palay, Reclams de Biarn e Gascougne*, n° 5-8/1965, p. 122. — « Je suis conscient qu’il reste à poursuivre l’œuvre d’un vaillant comme lui, dans le sens d’une défense et illustration de la langue gasconne. »

1971 – **Jacques Allières**, *Atlas linguistique de la Gascogne* (Vol. V “Le Verbe”, Avant-propos du fascicule 2 “Commentaire”) — « [...] cette Gascogne qui, depuis le moyen âge, accuse face à ses voisins une si forte personnalité linguistique. »

1973 – **Pierre Bec**, *Manuel pratique d’occitan moderne*, p. 26. — Le gascon, « une langue très proche [de l’occitan], certes, mais spécifique (et ce dès les origines), au moins autant que le catalan. »

1977 – **Gerhard Rohlfs**, *Le Gascon, Études de philologie pyrénéenne*, 3ème éd. Tübingen-Pau, p. 4. — « Il faut se rendre compte que nous n’avons pas à faire à un dialecte quelconque du domaine provençal, mais à un idiome qui dans ses nombreuses particularités s’approche d’une vraie langue indépendante. »

1982 – **Francho Nagore et autres**, *El Aragonés : identidad y problemática de una lenga*, 3ème éd., p. 16-18 [dans sa présentation schématique des langues romanes, le groupe « gallo-roman » comprend les langues des 4 “domaines” de K. Baldinger, le français, le francoprovençal, le provençal (= occitan pour K. Baldinger) et le gascon] « Comme nous le voyons, le gascon, le catalan et l’aragonais forment un pont entre la Gallo-Romanie et l’Ibéro-Romanie, par leur position géographique, par de nombreux faits phonétiques et morphologiques et, surtout, par le lexique qui coïncide à de nombreux égards dans ces trois langues. Aussi certains linguistes parlent-ils d’un vocabulaire typiquement pyrénéen (cf. *Le gascon* [Rohlfs], pp. 38-58) et d’un groupe spécial de langues qu’ils appellent « groupe pyrénéen » (cf. Alwin KUHN, *El aragonés, idioma pirenaico*).

1985 – **Tomás Buesa Oliver**, *Lengas y hablas pirenaicas*, 4° cours d’été à San-Sebastián, p. 15. — « Le gascon a une telle individualité qu’on ne peut le subordonner à l’occitan. »

1988 – **Jacques Allières**, *Occità, català i gascó : punts de contacte*, contribution à la Semaine *Occitània, present i futur*, Université de Valence, 14-18 Novembre 1988, *Paraulas d’Oc*, n° 1, Novembre 1996, p. 7-17. — « Si l’on hésite toujours à définir la place qui revient au catalan dans le cadre des langues romanes, peut-être pourrions-nous nous poser des questions semblables pour ce qui est de la langue gasconne, souvent considérée — comme le faisait déjà le XIV<sup>ème</sup> siècle — comme un “langatge estranh” : ne serait-il pas lui aussi une “langue pont” entre gallo-roman et ibéro-roman ?

« Nous avons voulu parler ici pour souligner cette double spécificité en face de l’occitan, au nom d’une Gascogne toponymiquement présente à Toulouse même. Un Gascon peut, mieux qu’aucun autre — vous pouvez me croire ! — comprendre un Catalan; et, peut-être, encore mieux un Valencien. » [fin de l’exposé].

1994 – **Henriette Walter**, *L’aventure des langues en Occident*, p. 226 sqq. — [Tableau *La France et ses langues* : dans le “domaine d’oc”, quatre ensembles, nord-occitan (limousin, auvergnat, provençal alpin), sud-occitan (languedocien, provençal maritime, niçart), gascon et béarnais. Les paragraphes consacrés ensuite aux “langues romanes de France” ont pour titres respectifs “Le corse, Le catalan en France, Le domaine d’oc, Le gascon, Le franco-provençal et Les dialectes d’oil”.]

« Dans le groupe occitan, une place à part est à réserver au gascon, dont la spécificité s’explique par la présence ancienne des Aquitains — les hypothétiques ancêtres des Basques — à l’Ouest de la Garonne, où l’on parle aujourd’hui gascon. [f > h, caractéristique du gascon]

« Une variété de cette langue existe aussi en Espagne (cf. chapitre AUTOUR DE L’ESPAGNOL, § *L’aranais n’est pas du catalan*, p. 190). »

1996 – **André Martinet**, *Lettre à Jean Lafitte*, 18 novembre 1996. — « Si l’on s’en tient à la forme linguistique des parlers, il paraît indispensable de mettre à part, parmi les parlers du Midi, le catalan et le gascon, celui-ci profondément influencé par le contact avec le basque. [...] Il ne me paraît pas qu’il y ait à faire des distinctions aussi tranchées entre les parlers restants, provençaux, languedociens, auvergnats et autres.

« Il serait utile, dans la terminologie linguistique, de mieux marquer l'originalité du gascon par rapport à ses voisins. »

1997 – **Povl Skårup**, de l'Institut d'études romanes de l'Université de Copenhague, *Morphologie élémentaire de l'ancien occitan*, p. 5, *Avant-propos* — « La langue décrite est l'ancien occitan (dit aussi provençal) d'avant 1300 [...]. Le **catalan** ou le **gascon**, le franco-provençal ou le français ne sont considérés que pour mieux illustrer l'**occitan**. »

2002 – **Jean-Pierre Chambon** et **Yan Greub**, Note sur l'âge du (proto)gascon, *Revue de linguistique romane*, n° 263-264, Juillet-Décembre 2002, p. 492. — « ... le gascon n'a pu se détacher d'un ensemble linguistique [occitan] qui n'existait pas — ou, si l'on préfère, qui n'existait pas encore — au moment où il était lui-même constitué. Il ne peut par conséquent être considéré comme un dialecte ou une variété d'occitan au sens génétique de ces termes («forme idiomatique évoluée de»). Du point de vue génétique, le (proto)gascon est à définir comme une langue romane autonome. »

Ces conclusions ont été exposées par leurs auteurs dans une communication faite le 12 septembre 2005 devant de nombreux universitaires français et étrangers réunis à Bordeaux pour le VIIIe Congrès de l'*Association internationale d'études occitanes* (A.I.E.O.); aucun des auditeurs n'a manifesté un quelconque désaccord, alors que cette communication était au programme et sa teneur connue par l'article cité ci-dessus.

## ANNEXE IV

### Le “béarnais” distinct du “gascon” ?

#### Le problème

Quatre des dix-sept linguistes cités en **Annexe III** distinguent le béarnais du gascon : Carl Appel (1926) « les dialectes béarnais et gascons »; Alfred Jeanroy (1945) « Les parlers romans usités entre [limites du domaine], c’est-à-dire le béarnais et le gascon [...] ont été souvent, et non sans raison, considérés comme des langues à part »; Aurelio Roncaglia (1965) « 3. guascone [...] groupe de dialectes du provençal (groupe “gascon-béarnais” ou “aquitain”) »; Henriette Walter (1994) « dans le “domaine d’oc”, quatre ensembles, nord-occitan [...], sud-occitan [...], gascon et béarnais. »

De fait, les locuteurs béarnais font naturellement cette distinction, comme en témoigne pertinemment l’écrivain et lexicographe Simin Palay (1874-1965) dans son *Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne* (1932-34, nouvelle édition C.N.R.S. 1961) :

« **Gascoû,-ne**; s. — Gascon,-ne; la langue gasconne. [...] *lou parlà gascoû*, le dialecte gascon; bien que le Béarn soit considéré par les géographes comme faisant partie de la Gascogne, les autochtones ont toujours séparé le Béarn des anciens pays du Bassin de l’Adour, considérant qu’il existe des différences de race suffisantes pour justifier ce point de vue, lesquelles entraînent des différences spirituelles autant que physiques. Pour les Béarnais, les parlers bigourdans, armagnacais, de la Lomagne, de l’Astarac, de l’Albret, de la Chalosse et des Landes sont *lou gascoû*; les *Gascoûs*, d’ailleurs, considèrent aussi le béarnais comme suffisamment différent de leurs parlers pour justifier une appellation particulière. En réalité, mis à part les termes locaux, tous ces dialectes sont des rameaux d’une même souche. »

Bien sûr, le “politiquement correct” de ce début du XXI<sup>e</sup> s. s’accommode mal de l’évocation de la « race », d’autant qu’en l’occurrence, les différences invoquées devraient être bien difficiles à prouver scientifiquement ! Mais il est intéressant de voir que ce parfait connaisseur du béarnais et du gascon qu’était Simin Palay oppose sans état d’âme la réalité linguistique (« tous ces

dialectes sont des rameaux d'une même souche. ») au sentiment populaire des intéressés, qui est une réalité sociolinguistique.

## “béarnais”, “langue béarnaise”, des noms ancrés dans l'Histoire...

Il faut reconnaître que ce sentiment populaire repose sur un vieux socle historique, dont l'assise est, au IXe s., le détachement de la vicomté de Béarn du duché de Gascogne. Certes, on peut citer un texte romain de 1308 qui atteste du pèlerinage à Rome de deux personnes de la « ville Orthesii terre de Bearn in Vasconia » (ville d'Orthez du pays de Béarn en Gascogne) (d'après le *Martinet*, recueil des textes intéressant la ville d'Orthez, édité par J.-P. Barraqué, 1999, pp. 104 et 105). Mais la “déclaration d'indépendance” faite par le jeune Gaston Fébus devant les représentants du roi de France en 1347 devait faire oublier ces liens féodaux anciens.

Quant au nom “béarnais” de la langue autochtone, nous n'en avons d'attestations qu'à partir du milieu du XVIe s., soit 200 ans après le “gascon”; ainsi, en 1554 chez le Béarnais Bernard Du Poey et en 1556 de la part des États de Béarn, comme on a pu le lire p. 47; en 1562, c'est à Paris qu'un arrêt du 25 mai du Parlement mentionne la traduction en « langaige françois » de pièces en « langaige gascon et biernois » (*Archives Nationales*, Parlement de Paris X<sup>la</sup> 1602, f° 285 v°); et en 1583, le traducteur des *Psaumes* Arnaud de Salette appelait cette langue « Bernes, lengoa Bernesa »; dans la modestie qui convient à ce genre d'œuvre, il opposait même, dans son adresse au Roi, « le béarnais, peu employé en versification, [au] souple gascon », utilisé par Pey de Garros dix-huit ans plus tôt.

### ...et toujours vivants

Le Béarn devait perdre son autonomie politique en 1620, mais il conserva jusqu'en 1789 sa législation propre écrite en béarnais, ce qui dut aider au maintien ininterrompue de l'usage de ce nom de *béarnais*; en voici quelques jalons, tous les 100 ans : vers 1690, l'avocat béarnais Jean-Henri de Fondeville décrit la prédication des pasteurs protestants « En frances, en biarnes, chens nat mout de latii » (*Églogues*, v. 123); en 1796, un autre avocat Pierre Hourcastremé publie à Paris *Les Aventures de messire Anselme, cheva-*

*lier des loix*, mélanges en quatre tomes où il argumente notamment contre la peine de mort, et où il glisse neuf poésies en « béarnais » (III, pp. 35-47); en 1887, l'érudit Vastin Lespy sera le premier à publier un *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*; enfin, en 1986, est parue la remarquable *Grammaire béarnaise* de l'Inspecteur départemental de l'Éducation nationale André Hourcade, préfacée par le Pr. Robert Lafont .

Les occitanistes béarnais ne failliront pas à la tradition : les cinq premiers numéros de leur revue *Per nouste* ont une importante rubrique *Lo biarnés a l'escòla*; mais au n° 7, elle devient *Lo gascon a l'escòla*, très probablement parce que s'ouvrant pour la première fois à une contribution venue d'une école proche, certes, mais du département des Landes, donc "hors du Béarn". Par la suite, dans cette revue comme dans la presse régionale, les mentions du « béarnais », voire de « la langue béarnaise » ne seront pas rares sous la plume de ces occitanistes.

On en a donné des exemples p. 10, dont celui très caractéristique occasionné par la publication, en tête du n° 46 de la revue (janvier-février 1975), de l'Édit d'union de 1620; ce texte est précédé du rappel suivant (en français) : « Combien de Béarnais ignorent encore que la langue Béarnaise connut un sort particulier dans l'ensemble Occitan : *Elle fut langue officielle d'un État Souverain*, et cela jusqu'en 1620. »

On a vu cependant (p. 38) qu'en 1980, le fondateur de *Per nouste* Roger Lapassade évoquait publiquement « la langue gasconne », pour revenir en 1994 sur le drapeau béarnais, le seul qui ne l'ait pas trompé...

### **Faut-il pour autant faire du "béarnais" une langue distincte du "gascon" ?**

Sociolinguistiquement, donc, il est évident que les parlers autochtones du Béarn sont appelés « béarnais », « langue béarnaise » par une grande majorité de ceux qui y sont attachés; ainsi, dans son intervention à l'Assemblée nationale en faveur des langues régionales, le 21 janvier 2005, François Bayrou n'a usé que du mot « béarnais ». Et avec le Pr. Robert Lafont dans *Ma langue à couper* (*Septimanie* n° 5, Oct. 2000, p. 6), nous pensons qu'il faut en cette matière préférer l'avis du sociolinguiste à celui du linguiste, et à

ceux-ci, celui des usagers. Cette logique appelle donc la reconnaissance du béarnais comme langue distincte du gascon.

Mais on connaît aussi l'adage latin « *Summum jus, summum injuria* » (Excès de droit, excès d'injustice), que l'on pourrait adapter en « excès de logique, excès de préjudice ». Car au plan pratique, alors que les parlers du Béarn prolongent les parlers gascons limitrophes, on sera conduit à présumer qu'un enseignant jugé compétent pour le gascon ne l'est pas d'office pour le béarnais, et réciproquement; à écarter des épreuves de gascon ouvertes dans l'académie de Toulouse quelqu'un qui aurait reçu un enseignement de béarnais; et à éditer des ouvrages d'enseignement distincts pour le gascon et le béarnais.

Dans l'état de nécessité où se trouve l'enseignement de ces parlers, ce serait un gaspillage inconsidéré qui ne garantirait même pas un meilleur enseignement : un professeur "rodé" au "gascon" de Bayonne sera en effet certainement plus apte à enseigner le "béarnais" à Orthez qu'un professeur de "béarnais" spécialisé sur les parlers de la montagne, du Barétous à Monein et Nay; au contraire, celui-ci s'adaptera très vite à l'enseignement du "gascon" en montagne de Bigorre.

Et d'un point de vue plus élevé, il ne faut pas oublier que bien des Gascons voient depuis longtemps dans le béarnais « *la parladure soubirane e classic de la Gascogne* », donc celle qui pourrait servir de base à une langue littéraire relativement unifiée; le mot est du Bigourdan Michel Camélat (1871-1962) dans une lettre du 27 juillet 1933 à l'Armagnacais André Pic (1910-1958), professeur agrégé d'espagnol dont il espérait faire son successeur comme Secrétaire de l'*Escole Gastoû Fébus* et responsable des *Reclams de Biarn e Gascogne* (qu'il n'était pas question de séparer !).

Raisonnablement, il n'y a donc pas lieu d'ériger le béarnais en langue distincte du gascon.